IMAGES

NAZIS PRISONNIERS DES FRANÇAIS

DANS CE NUMERO:

SECOND FRONT

25 millièmes
En PALESTINE 35 mils
En SYRIE & LIBAN 35 piastres
En IRAK 36 fils

No. 713 — LE CAIRE (EGYPTE)
9 MAI 1943



UN CHALUTIER BRITANNIQUE COULE UN SOUS-MARIN ITALIEN

Une étonnante bataille entre un chalutier à vapeur britannique et un sous-marin italien se termina, au large de l'Afrique du Nord, par la perte du submersible ennemi. Ayant aperçu le périscope du sous-marin émerger à la surface, le chalutier « Lord Nuffield » lança contre lui des charges en profondeur. Le sous-marin adverse, identifié plus tard comme étant le « Emo », monta à la surface et fit feu de tous ses canons contre le chalutier. Mais une succession de coups rapides atteignit en plein le submersible qui, donnant brusquement de la bande, obligea son équipage à l'évacuer. Ces deux saisissantes photos prises à l'issue de la bataille montrent, en haut, les membres de l'équipage ennemi précipités à la mer et cherchant du secours. Au-dessous : les rescapés sont recueillis à bord du chalutier, tandis que le submersible disparaîtra bientôt sous les flots.



SUR LE FRONT DE LÉNINGRAD

Passant à l'offensive, un détachement de l'Armée Rouge, traversant une rivière gelée, s'infiltre à travers les lignes allemandes dans la région de Léningrad. Les canons, installés sur des traîneaux au fond plat, sont tirés avec précaution sur le sol givré. Ils parviendront ainsi en première ligne où ils appuieront l'avance russe.





VERS LA FIN DE LA CAMPAGNE TUNISIENNE

Parlant à Alger, le général Giraud a prédit que la campagne tunisienne prendrait fin au cours du mois de mai. D'après lui, la guerre avec l'Allemagne se terminerait l'année prochaine. Autant de prédictions qui ne peuvent que nous réjouir. Voici un portrait du général Giraud pris durant sa visite au front, où il rencontra les chefs des armées britanniques et américaines.

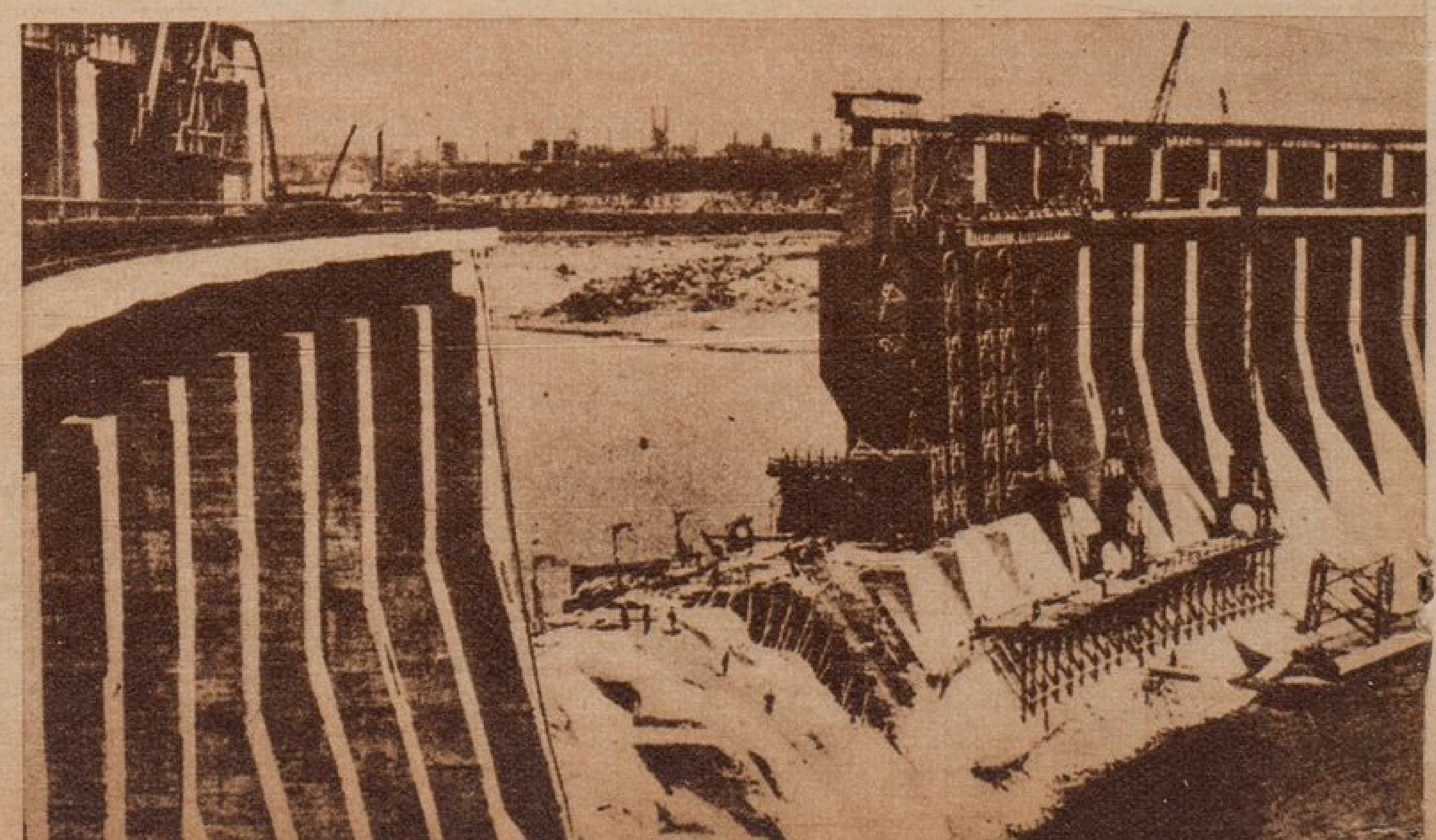


TUNIS MENACÉE

Les troupes alliées, poursuivant leur avance sur le front tunisien, ne sont plus qu'à quelques kilomètres de Tunis et de Bizerte. Voici une vue générale de la ville de Tunis dont l'occupation par les troupes alliées ne saurait tarder.

LES NAZIS RÉPARENT LA DIGUE DU DNIEPER

La grande digue du Dnieper qui avait été détruite par les Russes au moment où ils évacuèrent Dniepropetrovsk, en août 1941, est en train d'être réparée par les Allemands. La destruction de la digue provoqua la mort de 10.000 personnes, les eaux du fleuve ayant inondé une grande partie de la cité. Les centres industriels de l'Ukraine furent paralysés par la rupture de la digue



L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'ITALIE

UN PAYS DÉCOUVERT

Une personnalité militaire d'un pays neutre accorda récemment à un journaliste américain une interview qui aborda, entre autres sujets, la situation en Afrique du Nord et l'établissement d'un second front en Europe méridionale.

— Quelle sera la position de l'Italie après l'occupation complète de la Tunisie ? demanda le journaliste.

— L'Italie pourra être considérée comme vaincue le jour où le dernier soldat axiste sera chassé de Tunis et de Bizerte. C'est ce qui explique d'ailleurs l'acharnement que met Hitler à se cramponner à ces deux villes.

« Ce territoire nettoyé, la Tunisie et la Tripolitaine seront converties en un immense aérodrome d'où s'envoleront chaque jour des centaines d'avions à destination de l'Italie. »

— Mais l'Allemagne est soumise depuis plusieurs mois à un pilonnement ininterrompu par les airs sans que cela ait entraîné jusqu'ici les conséquences décisives dont vous parlez.

— Cela est vrai, avec cette différence que les conditions ici ne sont pas les mêmes pour les trois raisons suivantes :

« Tout d'abord, l'Allemagne a formé dans chacune de ses villes un formidable barrage antiaérien ; l'Italie est restée — du moins jusqu'à cette heure — peu prête dans ce domaine.

« La seconde raison est « la distance ». Un appareil allié, en prenant la Grande-Bretagne pour point de départ, doit couvrir une distance — aller et retour — de 1.600 milles pour bombarder Berlin. Tandis qu'un avion qui s'envolerait de Bizerte mettrait moins d'une demi-heure pour arriver en Sardaigne, la distance à parcourir étant de 100 milles environ. Calculez, sur cette base, le temps infime qu'il faudrait pour atteindre Palerme, Brindisi et même Naples, la distance entre Tunis et ces villes étant de 80, 180 et 300 milles environ !

« La troisième raison, la plus importante, a trait à « l'interception ». Un avion qui partirait d'un aérodrome près de Londres dans le but de bombarder Berlin est « intercepté » à Rotterdam, Münster, Brunswick, Hanovre, pour ne parler que de ces grands centres aéronautiques. C'est ce qui explique les pertes parfois lourdes que subit l'aviation alliée dans ses raids — de jour ou de nuit — contre les pays occupés de l'Europe en général. Pour l'Italie, les choses se présentent différemment. Ce pays est entouré par la mer. Ses principales villes sont des ports : Gênes, Naples, Tarente, Brindisi, Bari et même Rome ! Les avions partant de l'immense aérodrome africain peuvent bombarder tous ces ports simultanément sans courir le risque d'être interceptés en chemin. En effet, n'ayant que la mer à franchir, ils sont quasi sûrs d'arriver sains et saufs au-dessus de leurs objectifs !

« L'Italie est un pays *découvert*. La mer, qui constituait sa sauvegarde, sera la cause de sa ruine. Une offensive aérienne, menée sur une grande échelle à partir des côtes africaines, réduirait à merci, en l'espace de quelques semaines, le pays de Mussolini. Une destruction systématique des grands centres industriels et des moyens de communication italiens, effectuée dans ces conditions, entraînerait des résultats incalculables. »

NOTRE COUVERTURE

NAZIS PRISONNIERS DES FRANÇAIS

Des camps de concentration ont été ouverts en Afrique du Nord pour contenir les nombreux prisonniers ennemis faits par les Alliés dans leur avance. La photo publiée sur notre couverture représente un de ces camps gardé par des troupes françaises. Un officier français fouille les prisonniers à leur arrivée dans le camp de concentration.

REVUE DES 7 JOURS

Dans son discours du 1er mai, Staline a souligné que désormais les Allemands se trouvaient sur la défensive. Il a rendu hommage aux exploits accomplis par les Alliés en Afrique du Nord et émis l'opinion qu'en infligeant à l'ennemi un certain nombre de défaites, de l'ampleur de celles qu'il subit au cours des mois passés, l'on pourrait venir définitivement à bout de l'Axe. D'autre part, Staline a clairement laissé entendre qu'il s'attend à ce que les Alliés ouvrent un second front en Europe.

En parlant au nom des Nations Unies, Staline a voulu mettre en relief l'unité régnant au sein des Alliés ; la friction créée par l'incident avec la Pologne n'est et ne sera pas un facteur de discorde parmi eux.

A Sofia, le Premier Ministre bulgare a également pris la parole à l'occasion du 1er mai. Parlant de la politique extérieure, M. Filoff a proclamé que, par ses récentes acquisitions territoriales, la Bulgarie avait atteint ses objectifs ; il a affirmé que ces conquêtes seraient conservées même au prix d'une guerre.

L'appel du maréchal Pétain, à l'occasion de cet anniversaire, ne fut qu'une interminable lamentation sur la situation actuelle de la France : « En ce jour du 1er mai, nous sommes tous dominés par la souffrance. Combattre est légitime, mais en même temps improductif et destructif. Les révolutions qui ont créé la haine n'ont jamais profité aux peuples. »

« CONSULTATIONS INTERNES »

L'Europe a été le théâtre d'une grande activité diplomatique cette semaine. L'événement le plus important, si l'on en juge par la publicité qu'a voulu lui donner la propagande allemande, fut la rencontre Hitler-Laval. Cette entrevue vient à la suite des conversations que Hitler a eues avec tous les chefs des nations satellites. Le sous-secrétaire d'Etat au ministère italien des Affaires Etrangères, M. Bastianini, assistait à la réunion. Laval a fait des déclarations allant au-devant de tous les desiderata nazis en ce qui concerne la France. En effet, à l'issue de la conférence, Laval présida une conférence de presse au cours de laquelle il déclara : 1° que cette entrevue avait ouvert une nouvelle ère dans les relations entre la France, l'Allemagne et l'Italie ; 2° que, dans l'avenir, la politique étrangère ne serait plus dominée par des questions concernant la politique intérieure ; 3° que la France « avait besoin » de prendre part à la lutte contre la Russie ; 4° que la France avait commis une grave erreur en déclarant la guerre à la suite de l'invasion de la Pologne.

Les milieux axistes s'évertuent à démontrer que ces consultations pan-quislings sont d'une importance vitale pour l'avenir de l'Europe. Mais les Alliés n'en semblent pas impressionnés le moins du monde. Cette attitude est reflétée par le « Times » qui écrit que ces entrevues n'ont pas eu le caractère d'une conférence, et que Hitler s'est trouvé dans l'obligation de faire aux uns et aux autres des promesses incompatibles entre elles et impossibles à exécuter.

LES NIPPONS S'AGITENT

Un message de Tokio, parvenu ces jours-ci en pays neutre, démontre tout l'intérêt que soulèvent au Japon les opérations militaires de Tunisie et de Russie. Le chef de la presse nippone, M. Yahagi, a déclaré au cours d'un discours à Nangoya : « Le Japon ne peut pas demeurer indifférent en présence de ces développements, et ne peut se permettre d'adopter l'attitude du spectateur détaché. » Tout en exprimant sa confiance entière en la victoire de l'Axe, M. Yahagi laissa entendre que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis étaient capables de créer un second front en Europe.

Par ailleurs, les milieux autorisés de New-York considèrent que le récent remaniement ministériel au Japon a été effectué afin de créer une atmosphère de meilleure compréhension entre Tokio et Moscou. On a de fortes raisons de penser qu'au Japon, personne ne croit plus en une victoire allemande. Par conséquent, l'intérêt du Japon n'est pas de se trouver pris dans un conflit contre son puissant voisin, la Russie. Les Nippons se rendent de mieux en mieux compte qu'ils devront combattre seuls, et ils se soucient fort peu d'accroître le nombre de leurs adversaires.

Pour donner le change, le porte-parole japonais à l'ambassade de Shanghaï a déclaré à la presse que les Alliés appliquent une stratégie erronée en concentrant tous leurs efforts contre l'Allemagne ; il a annoncé que le Japon, prenant avantage du fait que les Nations Unies sont profondément engagées en Europe, se prépare à porter des coups puissants dans le Pacifique. Cette action est dictée, a conclu le porte-parole, par l'opportunité d'une pareille stratégie, et par les obligations incombant à Tokio en tant que membre du pacte tripartite.

A plus d'une reprise les Nippons ont tenté des opérations par surprise, et, à chaque fois, leurs attaques se sont brisées contre la défense des Nations Unies. Bien plus, l'esprit d'offensive qui anime les Alliés depuis qu'ils ont arraché l'initiative des mains de l'ennemi se manifeste continuellement sur tous les théâtres de la guerre, et les Japonais en savent quelque chose...

VEILLE D'ARMES

Les remous précurseurs d'événements militaires de violence et d'ampleur inouïes commencent à se faire sentir sur le front russe. Dans un article rédigé en termes non ambigus, la « Pravda » laisse prévoir que les Russes n'ont pas l'intention, cette année, à l'instar de ce qui s'est passé en 1941 et 1942, d'attendre que les Allemands déclenchent leur attaque estivale. D'après la « Pravda », la guerre en Russie est entrée dans sa phase décisive. Le journal lance un appel à l'Armée Rouge, lui demandant de fournir l'effort suprême. La campagne d'hiver a été très favorable aux Russes, dit-il, et l'ennemi, quoique non battu, a subi des pertes très lourdes.

Yaroslavsky, personnalité soviétique, parlant à la radio de Moscou, a déclaré, d'autre part, que la bataille décisive en Russie commencera le mois prochain, et peut-être dans quelques semaines, ou même dans quelques jours. D'après certaines informations, de grands préparatifs sont effectués tout au long du front, depuis Léningrad jusqu'à Rostov. Par ailleurs, le « Daily Telegraph » reçoit des informations de la capitale russe indiquant que le déclenchement des opérations est imminent et que du côté allemand aussi des préparatifs sont en cours.

Le « Daily Express » prévoit des opérations sur une grande échelle et souligne que les Russes ont besoin de l'aide des Alliés, non seulement sous forme de matériel de guerre de toutes sortes, mais aussi d'opérations militaires simultanées, sur d'autres points.

FRONT DE LA MEDITERRANEE

« Les Allemands combattent avec fureur dans tous les secteurs du front tunisien. Dans les montagnes, dont les versants sont hérissés de canons et de mitrailleuses ennemis, les combats sont de plus en plus acharnés. Toutes les tentatives ébauchées par les Allemands pour desserrer l'étreinte qui se referme sur eux demeurent vaines. Cette résistance à outrance a pour résultat que notre avance s'effectue parfois sur des yards et non pas sur des milles. Seul le désespoir de se savoir irrémédiablement voués à la destruction peut animer des soldats d'une telle ardeur combattive. Les Allemands savent qu'ils n'ont aucune chance d'être évacués par mer, pas plus que d'effectuer une retraite stratégique. » C'est ainsi que Winston Cadet, de la Columbia Broadcasting System, a décrit les batailles qui se déroulent à l'extrême pointe de l'Afrique du Nord.

Pendant que l'ennemi cherche à gagner à tout prix du temps, les Alliés effectuent déjà des préparatifs avancés en vue d'opérations ultérieures. Certains rapports, cités par la radio d'Ankara, indiquent que des manoeuvres sur une grande échelle se déroulent à Chypre. A ces exercices participent des troupes britanniques aussi bien qu'alliées.

De la même source, on annonce que de nombreuses péniches de débarquement et des transports se trouvent à Gibraltar. Il semble que plusieurs navires de transport aient déjà quitté ce port. Ces unités seraient accompagnées par une forte escadre navale, comprenant des cuirassés de la classe « Rodney », et par un grand porte-avions. Cette flotte est entrée en Méditerranée, ajoutent ces rapports.

En Italie, l'inquiétude se fait de jour en jour plus aiguë, au point que Mussolini s'est vu, une fois de plus, contraint d'effectuer un nouveau remaniement dans sa garde. Fait caractéristique : tous les fonctionnaires nouvellement nommés ont été obligés de prêter un serment solennel par lequel ils s'engagent à « obéir aveuglément à tous les ordres du Duce et à combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang ».

LE HERRENVOLK SE PLAINT

Essen, Cologne, Duisbourg, Münster, Rostock, il n'est pas un seul coin du Reich qui soit à l'abri des raids anglo-américains ou soviétiques. Le nombre des « réfugiés locaux » prend des proportions considérables. Des flots de rescapés se précipitent en Bohême, mais, là encore, ils ne se sentent pas en sécurité.

La propagande allemande a encore changé de ton. Gœbbels lui-même se lamente : « Il est difficile d'ignorer la destruction de nos villes. »

Dans les pays occupés, la situation n'est guère plus brillante pour les nazis. Des rapports reçus de Stockholm nous apprennent que les autorités allemandes en Norvège donnent des signes de nervosité au sujet de l'activité des patriotes sur le plateau d'Ardenger. Une rumeur circule avec persistance, affirmant que des parachutistes britanniques se trouvent parmi ces patriotes. Des chasses en règle ont été organisées, mais sans résultat aucun.

XXX

La fuite

DU DOCTEUR BÉNÈS

L'ex-président de la République tchécoslovaque Edouard Benès, actuellement à la tête du gouvernement provisoire de Londres, a prononcé la semaine dernière un discours qui contient quelques révélations sensationnelles : la Finlande et la Slovaquie auraient, entre autres, essayé d'entamer des négociations secrètes avec les Alliés en vue de conclure une paix séparée.

Toutes les fois qu'Edouard Benès élève la voix de son lieu d'exil, le contre-coup se fait ressentir immédiatement en Tchécoslovaquie. Des arrestations en masse y sont opérées par les Allemands, tant est grande la terreur qu'inspire à ces derniers le « Grand Proscrit », comme on appelle l'ex-président dans son pays natal.

Proscrit, Benès l'a été la majeure partie de sa vie ! Durant l'autre guerre, avant la création de la République tchécoslovaque, il dirigeait, en collaboration avec le grand Masaryk, le mouvement secret qui devait libérer la Bohême et la Slovaquie du joug autrichien.

Sa fuite de Prague est devenue célèbre. La guerre de 1914 avait éclaté soudainement et les Tchèques ne savaient pas au juste quel serait l'ennemi de leur pays. Les régiments ne voulaient pas se battre pour l'Autriche, se mutinaient et se rendaient sur tous les fronts. Masaryk, en relation avec Washington et Londres, prévoyait un grand mouvement international. Il gagna Genève où il appela bientôt son fidèle collaborateur Edouard Benès.

Celui-ci, avec l'aide d'un officier autrichien — le major Heimerling, d'origine tchèque — réussit à passer en Bavière. Arrivés à Asch, les deux hommes trouvent la ville regorgeant de soldats allemands. Ils l'abandonnent pour marcher à travers bois. La frontière est à peine éloignée d'un kilomètre.

Le major est en avant. Il se retourne fréquemment pour voir si son ami le suit. Il est convenu que dès que Heimerling apercevrait un gendarme ou une sentinelle, il ouvrirait le livre qu'il tient derrière son dos et que Benès se coucherait par terre. Un gendarme bavarois passe. Le major ouvre le livre et Benès se jette à terre. Le gendarme entame une conversation avec le major et, à la grande exaspération de celui-ci, fait route avec lui. Quand il réussit, un quart d'heure plus tard, à se débarrasser de son compagnon, le major retourne sur ses pas. Benès avait disparu. Il ne le retrouve nulle part : ni sur la route, ni dans le bois, ni dans le fourré. Une angoisse horrible étreint le cœur de l'officier. Benès est porteur de journaux clandestins et de tracts. Si on l'arrête, c'est la mort pour tous les deux. Il regarde sa montre : trois quarts d'heure s'étaient écoulés depuis la disparition de son ami et le train qu'ils devaient prendre passait dans un quart d'heure ! En proie à une grande inquiétude, le major continue son chemin et arrive à la ville frontière. Le train était déjà parti, emmenant Benès.

Le patriote n'avait pas voulu attendre le retour du major qui pouvait s'évader plus tard. Mais lui n'entendait pas rater le train. Ne cessant de ramper dans les broussailles, Benès était arrivé à la frontière juste à temps pour monter dans le wagon qui s'ébranlait.

Trois ans plus tard, il devait la franchir de nouveau, mais, cette fois, comme ministre des Affaires Etrangères du nouvel Etat tchécoslovaque.

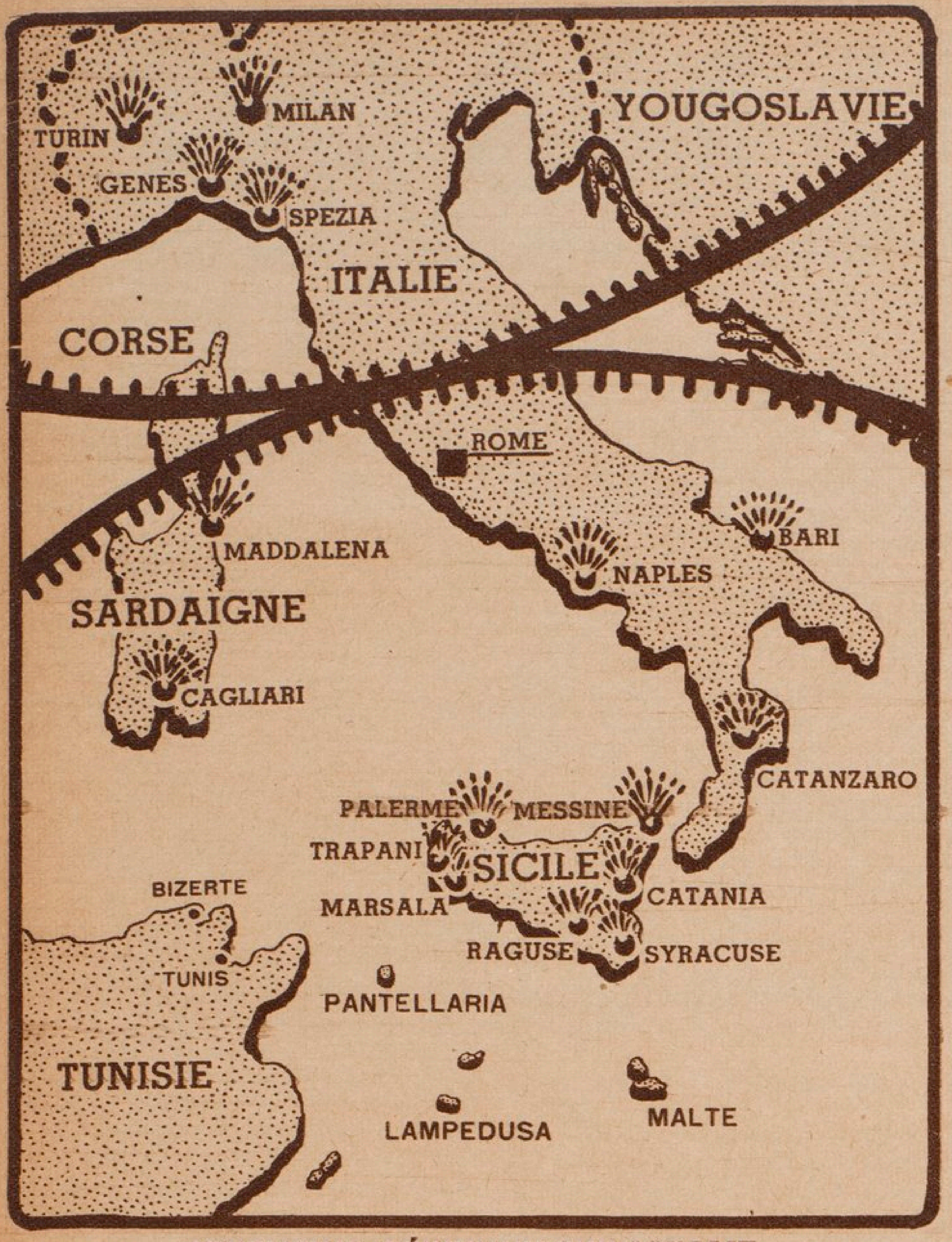
VENGEANCE

Un Viennois disait dans un salon familier :

— Nous autres, Autrichiens, quoi qu'il paraisse, nous n'avons jamais pardonné à l'Allemagne la défaite sanglante qu'elle nous a infligés à Sadowa, durant la guerre germano-autrichienne de 1866.

— Oh ! oh ! fit la dame sceptique. En tout cas, vous ne vous êtes guère vengés !

— Guère vengés ! reprit l'autre. Nous lui avons donné Hitler !



OFFENSIVE AÉRIENNE SUR L'ITALIE

Les communiqués du Grand Quartier Général du Moyen-Orient annoncent quotidiennement des raids importants sur les grands centres de Sicile, de Sardaigne et d'Italie. Des bombardiers britanniques et américains participent à ces raids dont l'objet est de harceler les lignes de communication des armées germano-italiennes en Afrique, et de détruire les bases aériennes et navales de l'ennemi. Il est également possible que ces raids ouvrent la voie aux opérations importantes qui suivront l'occupation par les Alliés de la Tunisie du Nord. Les raids sur la Sicile, la Sardaigne et l'Italie du Sud sont effectués par des bombardiers basés en Afrique du Nord et à Malte. Des bombardiers lourds de Grande-Bretagne complètent la tâche en détruisant les bases et les centres industriels au nord de l'Italie.

L'accès
DE LA MÉDITERRANÉE

«Pour poursuivre favorablement la guerre, surtout après l'occupation de l'Afrique du Nord, il faudrait, *coûte que coûte*, fermer un des accès de la Méditerranée », aurait dit récemment au Führer un de ses conseillers militaires.

Hitler, cependant, reste encore indécis. Le contrôle du canal de Suez lui ayant échappé, deux alternatives se présentent à l'heure actuelle : occupation de Gibraltar ou des Dardanelles.

A la suite du débarquement allié en Afrique du Nord, Hitler avait décidé — et c'est là un fait très peu connu — d'attaquer l'Espagne. Ce plan avait même reçu un commencement d'exécution : le baron Eberhardt von Stohrer fut rappelé à Berlin, pour faire place au nouvel ambassadeur nazi : Hans Adolf von Moltke.

Moltke arriva accompagné d'une nombreuse suite parmi laquelle se trouvaient plusieurs généraux. Il était chargé de demander à l'Espagne de déclarer la guerre aux Alliés.

Moltke présenta trois demandes au général Franco : 1° céder à l'Allemagne les bases des îles Baléares et Canaries ; 2° livrer passage en Espagne aux troupes allemandes, concentrées sur les Pyrénées, pour une attaque contre Gibraltar et prendre des « mesures nécessaires à la défense de la Péninsule Ibérique » ; 3° permettre l'usage des bases navales et aériennes du Maroc espagnol pour déclencher une attaque de flanc contre le corps expéditionnaire anglo-américain en Afrique du Nord.

Le général Franco se rendit compte que l'acceptation de ces demandes aurait pour conséquence de plonger l'Espagne à son tour dans le conflit. C'était bien là l'intention du Führer.

Franco demanda à réfléchir. La nuit même, tous les officiers espagnols en permission reçurent l'ordre de rejoindre d'urgence leurs unités et plusieurs nouvelles classes de soldats furent rappelées sous les drapeaux. L'ambassadeur d'Espagne à Berlin fut invité à rentrer à Madrid pour consultation.

Le lendemain, Franco donna sa réponse : l'Espagne, fatiguée par trois années de guerre civile, entendait rester neutre. Elle ne participerait à la guerre que pour défendre son indépendance, au cas où ses frontières seraient violées par l'une ou l'autre des parties belligérantes.

Von Moltke reçut l'ordre de ne pas insister. Mais aujourd'hui, les circonstances ont changé. Les armées axistes sont menacées d'être rejetées définitivement des côtes africaines et la guerre, avec l'arrivée du printemps et de l'été, commence à entrer dans une phase décisive. Hitler suivra-t-il le conseil de ses généraux et, jouant son va-tout, essayera-t-il d'atteindre « coûte que coûte un des accès de la Méditerranée ? »

Le Vatican
ET L'ALLEMAGNE

Le successeur de Rudolf Hess au poste de « Chef du Groupe Anti-Catholique » au sein du parti nazi est actuellement le « Reichsleiter » Martin Borman.

Ayant constaté que les catholiques d'Autriche et de Bavière affluent toujours en nombre considérable dans les églises à l'occasion des fêtes religieuses, Borman a ordonné récemment de mener une nouvelle campagne anticatholique en Allemagne. Tous les « chefs de groupe » du parti nazi ont été invités à cesser définitivement tout contact avec l'Eglise de Rome.

Il y a quelques mois, le nonce papal à Berlin, Mgr Cesare Orsenigo, demanda à la Wilhelmstrasse d'accorder la permission à quelques délégués apostoliques de visiter les camps de travail en Pologne. Les cruautés commises par les nazis dans ces camps ont de tout temps causé une grande anxiété au Pape. On sait que la Pologne est profondément attachée à la foi catholique.

La Wilhelmstrasse répondit qu'une pareille visite ne pouvait être effectuée dans les circonstances actuelles, parce qu'elle serait « exploitée à fond par la propagande ennemie ».

Le nonce demanda alors au haut fonctionnaire du ministère des Affaires Etrangères allemand qui lui apportait cette réponse : « Ne pouvons-nous donc rien faire pour soulager l'épreuve de ces infortunés ? »

Le fonctionnaire esquissa un sourire méchant et déclara : « Certes : priez pour eux. »

Le Concordat entre l'Allemagne nazie et le Vatican, qui vint à expiration en 1942, n'a pas été renouvelé par le Reich. Les négociations furent interrompues par le décès soudain du ministre nazi pour les Affaires religieuses, Kerrl.

Au cours de ces négociations, Kerrl avait promis que le gouvernement allemand « reviserait » sa politique envers le Vatican si le Pape, dans ses rapports officiels, manifestait plus de sympathie pour la cause de l'Axe, en consentant par exemple à faire une déclaration qui pourrait être employée par le Reich dans des buts de propagande à l'usage des Républiques de l'Amérique latine.

Le Vatican refusa de se prêter à une telle manœuvre. Ce refus fut accueilli à l'époque par les attaques violentes de la presse nazie.

HITLER A PEUR

Hitler, qui vit dans la crainte d'être assassiné, s'entoure de précautions extraordinaires. Jamais sa garde de corps ne fut plus nombreuse. Une scène embarrassante eut lieu quand un diplomate appartenant à un pays neutre, qui se rendit à la Chancellerie du Reich sur une invitation personnelle du dictateur, se vit brusquement entouré par une nuée de sbires qui commencèrent à le fouiller consciencieusement. Le colonel Schaub, qui dirigeait les recherches, répondit au diplomate qui protestait : « J'ai reçu l'ordre de fouiller personnellement toute personne qui doit approcher le Führer. » Les généraux allemands eux-mêmes sont maintenant invités poliment à déposer leur sabre et leur revolver dans l'antichambre, quand ils doivent comparaître devant le Führer.

LE « BLITZ » AERIEN SUR L'AXE

Chiffre mensuel des locomotives détruites ou endommagées par les avions alliés en Europe	**150**
Nombre d'avions construits par les Etats-Unis en avril dernier (la production de février ayant été de 5.500)	**7.000**
Avions allemands abattus ou détruits depuis la bataille du Mareth	**519**
Pertes aériennes des Alliés	**175**
Sorties effectuées par les forces aériennes nord-ouest africaines au cours de la semaine finissant le 23 avril	**plus de 5.000**
Poids des bombes lancées par ces mêmes forces au cours de cette même semaine	**1.000 tonnes**
Avions de l'Axe détruits en combat par ces mêmes forces au cours de la même semaine	**240**
Poids des bombes jetées par ces forces aériennes depuis leur formation le 18 février, sur les objectifs de l'Axe	**5.500 tonnes**
Total des avions de l'Axe détruits à ce jour par la R.A.F. de Malte	**plus de 1.000**
Coût de la production de l'industrie aéronautique américaine en 1942	**5.000.000.000 de dollars**
Evaluation de cette production en 1943	**le triple de l'année précédente**
Nombre de sorties effectuées en 1942 pour protéger la navigation autour des côtes de Grande-Bretagne	**près de 50.000**
Usines se trouvant en Allemagne détruites ou sérieusement endommagées par les bombardiers britanniques	**2.000**
Pertes d'acier infligées à l'Allemagne du fait des dégâts causés aux usines de la Ruhr et de la Sarre	**au moins 1.250.000 tonnes**

Sauvés
PAR UN MONSTRE MARIN !

Il y a quelques semaines, deux officiers de la R.A.F. dont l'avion avait sombré en mer à la suite d'un accident étaient parvenus néanmoins à sauver le canot de caoutchouc qui se trouvait à bord, à le gonfler et à s'y hisser en attendant le passage d'un navire.

Tandis qu'ils scrutaient attentivement l'immensité de l'eau, le radeau bougea soudain violemment. Quelque chose qui semblait provenir des profondeurs de la mer était en train de secouer avec force leur frêle embarcation. Croyant qu'ils se trouvaient au-dessus d'un sous-marin ou d'une mine magnétique, les aviateurs donnèrent quelques coups de rame qui les éloignèrent de cet endroit dangereux. Mais au lieu de cesser, les secousses devinrent si violentes que le radeau en était parfois presque complètement soulevé. Soudain, une tête étrange, une tête horrible, ayant un long cou et des yeux mornes, apparut au-dessus de l'eau. Elle les contempla un moment, d'un air dédaigneux et arrogant, puis disparut sous l'eau.

Les naufragés se rappelèrent les récits des serpents de mer, du monstre de Loch Ness et autres, et des frissons les parcoururent. La « chose » apparut de nouveau à plusieurs reprises dans la même attitude provocatrice. Prenant leur courage à deux mains, les aviateurs décidèrent de défendre chèrement leur vie. Ils se saisirent d'une grosse corde qui se trouvait au fond du radeau et s'en servirent comme d'une arme. Quelle ne fut leur stupeur de voir soudain leur corde disparaître dans l'eau et leur radeau, entraîné par une force magique, filer à grande vitesse durant plusieurs minutes ! Quand il s'arrêta, enfin, leur surprise redoubla : ils venaient d'apercevoir un bateau battant pavillon britannique, qui naviguait à peu de distance et qui, répondant à leurs signaux, les recueillit à bout de force. Lorsque, restaurés, ils eurent raconté leur étrange aventure au capitaine, celui-ci leur répondit en souriant, tandis qu'il surveillait de ses jumelles la surface de l'eau :

— Votre monstre n'est qu'une tortue, une tortue de mer géante. Elles abondent dans ces parages. Complètement inoffensives, elles sont par contre très taquines et possèdent souvent un véritable sens de l'humour.

IDENTIFICATION

Un grand bateau nazi qui se trouvait dans le port d'Anvers, en Belgique, fut coulé récemment à coups de dynamite par quelques patriotes belges. Interrogée, la sentinelle postée sur le quai déclara avoir nettement aperçu une femme se glissant furtivement près des docks, quelques minutes avant l'explosion. La Gestapo mena immédiatement une vigoureuse campagne dans le but de découvrir l'identité de cette femme.

Le lendemain, une lettre anonyme parvint aux autorités nazies. La lettre était accompagnée d'une photo représentant une jolie et sémillante jeune femme. Croyant à un défi lancé par les saboteurs, la Gestapo fit publier la photo dans tous les journaux belges avec la promesse d'une bonne récompense à qui révélerait son identité. 2.000 personnes se présentèrent aussitôt pour recevoir la prime. Elles avaient toutes reconnu la jeune femme : c'était Paulette Goddard !

L'« IMPERO » JUGÉ PAR LES ALLEMANDS

Dans une maison de Derna, longtemps occupée par les Allemands, les troupes alliées ont découvert, peints sur les murs, ces dessins soulignés de courts commentaires qui en disent long sur le jugement porté par les nazis sur leurs alliés italiens. Jugez-en :



— Dans les temps anciens... la gloire.



— ...Plus tard... les orgies.



— ...Aujourd'hui... les vendeurs ambulants !

SECOND FRONT

Où se produira l'offensive alliée ?

Une attaque du Continent laisse supposer des préparatifs minutieux, une grande précision dans la succession des actes de débarquement, et une offensive en masse contre les forces ennemies installées sur le rivage. Les expériences précédentes ont mis en lumière certaines difficultés auxquelles il faut parer. Elles varient selon les lieux et les circonstances et exigent de la part des états-majors un effort de prévoyance absolu. Dans un débarquement, il n'y a pas de hasard. La direction des vents, les nuages, l'état du sol, celui de la mer, l'accueil des habitants et les préparatifs ennemis doivent être calculés avec un soin égal. Des expériences précédentes, l'on a pu tirer la leçon des faits et déterminer les facteurs qui devaient attirer l'attention des chefs militaires. Nous avons essayé de suivre avec nos lecteurs les principales tentatives de notre guerre. Si notre documentation n'est pas aussi parfaite que celle d'un état-major, elle nous permettra cependant de faire des conjectures intéressantes. L'offensive de Crète, celle de Norvège, ou le raid de Dieppe, ont précédé les opérations de grande envergure qui approchent.

ACTION ÉNERGIQUE

« La tâche de l'Allemagne, dit le *Deutsche Allgemeine Zeitung*, est de conserver tout ce qui a été gagné à ce jour, jusqu'à ce que l'ennemi se fatigue et renonce à pousuivre la lutte. »

Pour l'Allemagne, la guerre sera gagnée si les Alliés s'usent à la lutte et renoncent à rétablir l'état de choses modifié par les coups de force nazis. Aussi, tout retard dans l'action est gagné pour l'Allemagne, perdu pour les Alliés.

Au lendemain de l'action de Norvège, Sir Austen Chamberlain estimait déjà que des coups-éclairs peuvent toujours gagner, et qu'il ne valait pas la peine de « croire que nous pouvions gagner la guerre, à moins que nous soyons prêts à donner des coups-éclairs ».

Que s'était-il passé en Norvège ?

Les Allemands réussirent à attaquer la côte norvégienne en sept points à la fois, sans se laisser surprendre, et s'emparèrent des positions-clés, avant que la flotte alliée pût intervenir. Avec des navires de tonnage inférieur, ils réussirent, protégés par les batteries côtières, à faire face à la dangereuse marine anglaise, et réduisirent à néant le corps de troupes français et britannique qui essayait d'effectuer un débarquement de sauvetage en Norvège moyenne. Les faits sont connus, il n'est pas nécessaire de les rappeler. Ce qui ressort à l'évidence, c'est la précision des manœuvres. Il est vrai que les Allemands, attaquant un pays neutre, bénéficiaient de la surprise. Mais il demeure que la tactique suivie était celle qu'il faut adopter désormais dans toutes les expéditions alliées. Elle cache à l'adversaire le point qui intéresse l'assaillant. Elle choisit attentivement celui qui permettra aux diverses forces de se joindre, pour préparer le terrain à de nouveaux débarquements.

La Norvège est un pays montagneux et en longueur, où les communications sont effectuées le long des grandes vallées, au creux des chaînes de montagnes. Les Allemands se rendirent compte qu'il fallait rompre le lien entre les différentes sections du pays, ce qui empêche une concentration de troupes et réduit la population à la guérilla. Si la surprise du début sert l'assaillant, il sera bientôt inexpugnable.

Il est un pays en Méditerranée, dont le territoire rappelle étrangement celui de la Norvège : la Grèce est aussi montagneuse que la Norvège, sur sa côte occidentale, qui mène à l'Albanie et à la Yougoslavie. Si les Alliés veulent effectuer un débarquement en Grèce, ils pourront utiliser les couloirs montagneux, pour remonter soit vers la Yougoslavie, soit vers la Bulgarie et la Roumanie, en paralysant d'un côté l'envoi des provisions allemandes et, de l'autre, en préparant la jonction avec les Russes.

L'EXPÉRIENCE DE CRÈTE

L'expérience de Crète, c'est la conquête de l'air, où une petite force terrestre, sans armes lourdes, sans transports, sans communications terrestres ou maritimes, fut conduite à la victoire par un appui aérien colossal.

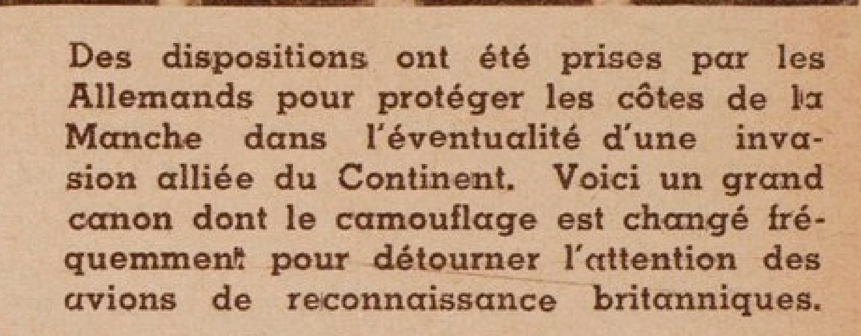
La Crète offre une position stratégique capitale. C'est la barrière de la mer Egée, la base des opérations aériennes contre le Continent. C'est un territoire montagneux, sans plaines, sans ports convenables, sans champs d'aviation utiles. Les forces grecques et britanniques qui la défendaient étaient d'environ 50.000 hommes. Les parachutistes, tombés du ciel, les deux premiers jours, ne dépassaient pas 7.000 hommes, et ils purent tenir tête aux troupes adverses jusqu'à ce que les renforts qui furent envoyés à un rythme accéléré pussent établir leurs positions.

Pour attaquer par les airs, il faut être seul maître. Il ne sert à rien de disposer de puissants effectifs aériens, si des effectifs aussi puissants paralysent leur offensive. Les Allemands, pour être seuls dans le ciel, n'attaquèrent que les aérodromes, et c'est ainsi qu'ils emportèrent la partie. Après des raids de bombardiers lourds, les troupes de parachutistes à bord de bombardiers légers et de planeurs descendirent près des aérodromes et n'eurent, semble-t-il, aucune peine à les capturer. Dès le deuxième jour, les trois aérodromes de Crète et la ville de Canée étaient aux mains de l'ennemi.

Le second point du plan allemand, celui d'atteindre et de couper les routes, suivit naturellement les premiers succès. L'armée alliée dut battre en retraite vers le sud.

La flotte qui attendait l'ennemi au nord-ouest fut surprise et désemparée par les raids ennemis, et mit treize heures à remonter vers l'est, pour faire face au gros de l'attaque. Peu de temps après, elle dut évacuer les troupes, sans pouvoir participer efficacement à l'action. L'invasion par la mer ne s'était pas produite, et l'immense édifice allié n'avait plus de fondement. Ce fut grâce à une défense héroïque que l'on put évacuer 17.000 hommes, transformant en simple défaite ce qui aurait pu être un désastre.

Mais l'expérience de Crète, pour être dure, n'en est pas moins utile. Et les succès alliés en Afrique du Nord permettent des raids alliés similaires sur les bases italiennes en Méditerranée.


Des dispositions ont été prises par les Allemands pour protéger les côtes de la Manche dans l'éventualité d'une invasion alliée du Continent. Voici un grand canon dont le camouflage est changé fréquemment pour détourner l'attention des avions de reconnaissance britanniques.

L'Italie se sentant menacée d'une invasion a fortifié ses régions côtières. Sur les trains, des batteries antiaériennes sont installées pour faire face aux raids alliés.

Les îles du Dodécanèse, que l'Axe avait fortifiées avec un soin particulier, sont gravement menacées. Devenues inutilisables pour lui, elles pourraient, lors d'une invasion en Europe, servir de tremplin pour les raids aériens, de ports d'escale pour les corps de troupes destinés au Continent.

La Sicile et la Sardaigne souffrent des lourds raids aériens alliés. Si les Alliés réussissent à les envahir par la voie des airs, la position de l'Italie deviendrait intenable, et elle devrait renoncer à jouer un rôle actif dans la guerre.

Les aérodromes de Sicile, d'où la Regia Aeronautica devait partir en vagues épaisses pour détruire Malte, sont déjà presque inutilisables. « Ils veulent, dit la radio italienne, attaquer même le sol sacré de notre pays. » La distance de la Sicile à la Tunisie est de 140 kilomètres ; les rives sud et ouest sont basses et plates, tandis que celles du nord et de l'est sont rocheuses et abruptes. Au sud, un port très large, Syracuse, utilisé depuis l'antiquité, offre une protection vaste et sûre.

Quoique, au nord de Syracuse, Catania et le champ d'aviation d'Augusta permettent une tentative d'invasion, la côte sud-ouest, près de Syracuse, est un terrain idéal pour une tentative de débarquement allié ; et si les Alliés se dirigent vers l'Italie, ils prendront probablement ce chemin que leur dicte la nature, quitte à entreprendre en même temps l'invasion de la Sardaigne et de la Corse.

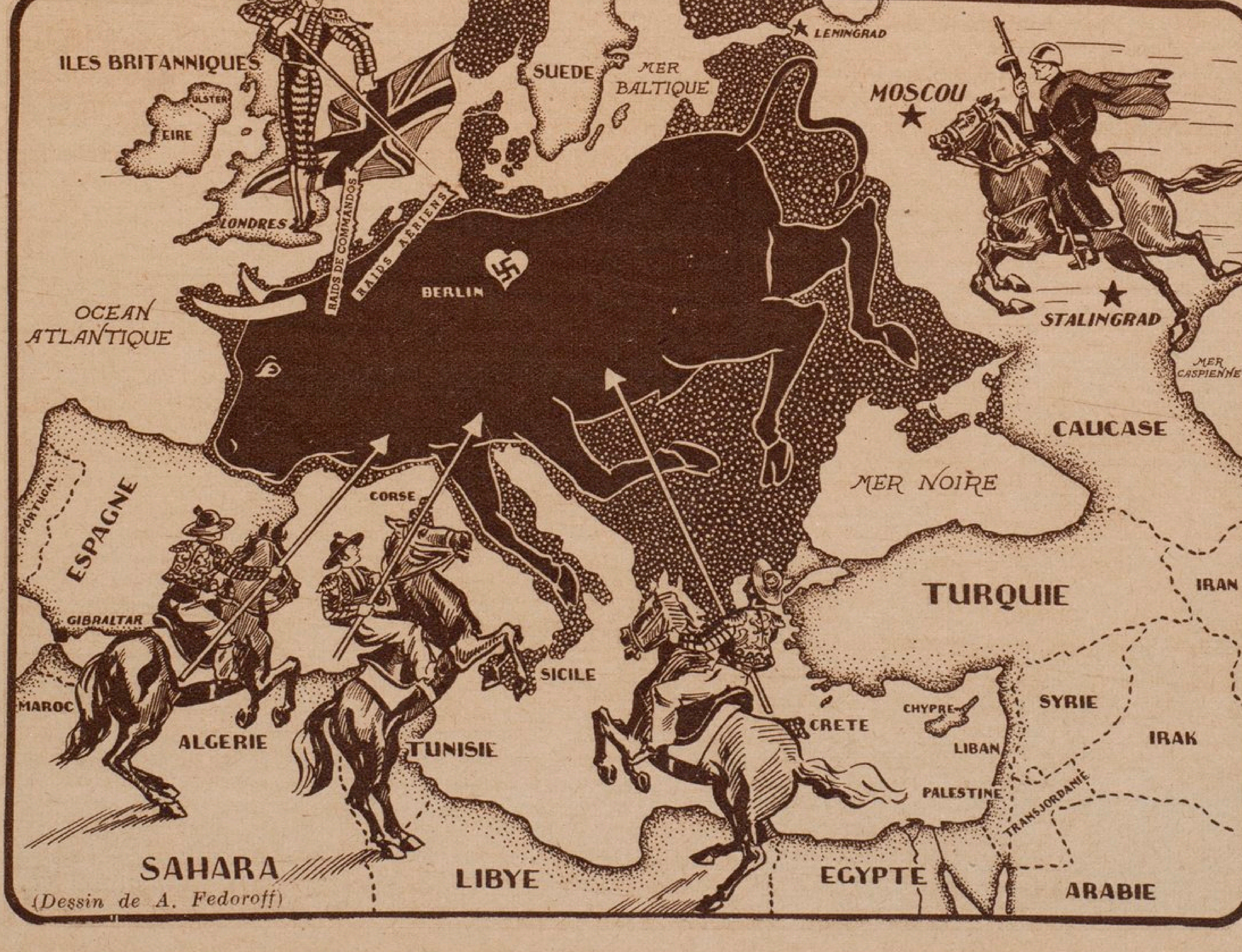
Un Sicilien émigré, Giuseppe Luchis, prépare le terrain par une propagande habile, écoutée par la population de la Sicile. Il leur parle de New-York et leur dit tous les jours : « Les armées américaines de libération viendront bientôt à votre île... Elles ne viennent pas pour piller et ruiner vos villes. Tendez-leur des mains amies. Prenez les armes et joignez-vous aux armées qui luttent contre le fascisme... La Sicile deviendra bientôt le centre d'opérations dans cette guerre terrible. » La Sicile, au centre de la Méditerranée, servait d'étape pour les sous-marins italiens qui se dirigeaient vers Pantellaria. Maintenant le trafic allié en Méditerranée ne craint plus les corsaires de Pantellaria. Le système maritime italien est désaxé.

L'EXPÉRIENCE DE DIEPPE

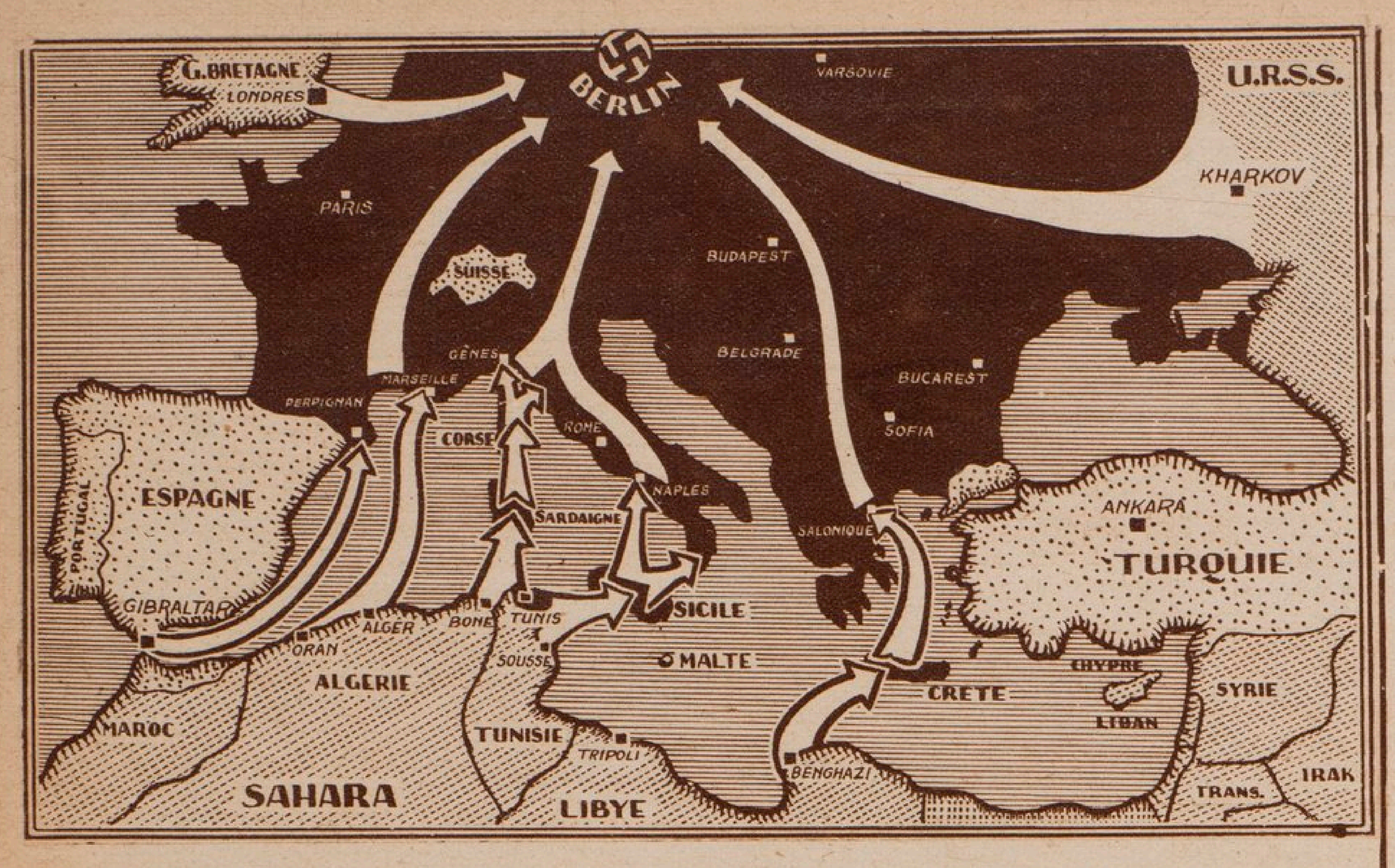
Le choix de Dieppe était une gageure. Les Alliés ne voulaient pas jouir d'un effet de surprise. Ils voulaient au contraire prouver aux Allemands que même sur les points les plus surveillés, à quelques kilomètres de leurs sources de ravitaillement, malgré un système de routes et de rails très dense, malgré le terrorisme exercé par la Gestapo, ils pouvaient leur faire subir des échecs considérables. L'effet psychologique de Dieppe fut un succès.

« Nous devons nous accoutumer à l'idée que les frontières de l'Europe sont d'un côté profondément enfouies dans la forêt et les steppes

(La suite à la page suivante)



Entouré de picadors et de toréadors, le taureau européen est sur le point de subir l'assaut final.



Cette carte montre les diverses directions que pourrait emprunter l'offensive alliée sur la forteresse européenne. Si le second front doit être ouvert en Méditerranée, il est probable que la Crète, le Dodécanèse, la Sicile et la Sardaigne devront être occupés au préalable.

de Russie, de l'autre au moins sur la côte de l'Atlantique, sinon sur les bords du Groenland ou de l'Amérique », disait le « Deutsche Allgemeine Zeitung ». Pourtant Dieppe était très difficile à aborder. « Cette côte est défavorable, disait l'amiral Lutzow dans son allocution du 26 août, étant donné qu'elle se resserre au nord et au sud, et qu'elle offre peu d'espace pour un déploiement de contingents armés importants. En effet, Dieppe est très fortement défendu à la fois par la nature et la configuration du port. »

La vallée, à l'embouchure de laquelle Dieppe est construit, se trouve encastrée entre de hautes collines se terminant par des falaises qui tombent à pic sur la grève, et qui ont fourni aux Allemands des fortifications naturelles de premier ordre. En outre, les falaises de Varengeville, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Dieppe, forment un promontoire, le cap d'Ailly, qui constitue un emplacement idéal pour l'artillerie lourde. Les chalands de débarquement, chargés de Commandos et transportant les tanks, touchèrent la côte normande en dépit du tir des batteries côtières, et les avions assurant la protection du convoi forcèrent le barrage de la D.C.A. Les Commandos escaladèrent la falaise à Varengeville et détruisirent la batterie de canons allemande.

Les groupes canadiens descendaient sur les flancs de la ville de Dieppe. Et sous le couvert du bombardement de la flotte, des débarquements furent effectués sur la plage. Les combats aériens, livrés contre toute la chasse allemande, prouvèrent à quel point les Alliés pouvaient couvrir leur action.

L'on avait démontré ainsi qu'il était possible de débarquer un matériel lourd et des chars en des points choisis, aussi fortifiés qu'ils fussent ; que la maîtrise de la mer et de l'air était le privilège des Alliés. La Luftwaffe qui avait appelé des renforts des aérodromes de Hollande, où elle concentre toute sa chasse, ne put empêcher le tir en ombrelle des avions britanniques. Les lourdes batteries de canons côtiers, qui devaient, de la côte de France, ébrécher la défense anglaise sur le sol anglais, furent désemparées par les corps de Commandos.

La leçon de Dieppe est une des plus importantes de la guerre. Le général Dietmar, porte-parole allemand, disait : « L'action de Dieppe constitue un des nombreux plans de l'état-major britannique, visant tous les points stratégiques de la Manche et de la côte atlantique ; nous pouvons être certains que les mêmes préparatifs minutieux se répéteront dans les attaques à venir. L'attaque de Dieppe aura des conséquences historiques mondiales... »

Ces conséquences, le général Dietmar ne les précise pas. Si l'attaque de Dieppe est le prélude à d'autres attaques sur la Manche ou sur l'Atlantique, elle permet d'autres espoirs. Jusqu'ici, l'Allemagne n'a pas subi d'incursion armée sur son territoire. Elle s'est battue hors de chez elle. Elle a payé de son sang le prix de la guerre. Avec la leçon de Dieppe, elle sait qu'elle le payera bientôt au prix de ses biens. S'il était possible d'attaquer Dieppe, l'on peut espérer également un raid sur Hambourg ou Brême, ou le Danemark. La guerre moderne a aboli la distance et les préparatifs défensifs. Il faut, pour gagner rapidement la guerre, toucher l'adversaire dans ses parties vives, chez lui.

●

Ainsi, la leçon des diverses opérations de cette guerre se révèle clairement. Il faut attaquer vite, en de nombreux points à la fois, et elle nous suggère les divers points de concentration possibles.

Le premier acte de l'attaque sera une maîtrise complète des îles de la Méditerranée. Le second suivra par l'assaut des Balkans, pour soulager la Russie et menacer les communications allemandes et italiennes et paralyser leur unité politique. Le troisième acte permettra de toucher l'ennemi chez lui, en partant de la côte française et des ports allemands.

Les Alliés ont fait l'expérience, au prix de certaines pertes parfois, de la nécessité de coordonner leurs trois armes, aérienne, navale et terrestre, pour mener à bonne fin une tentative de débarquement.

Ils savent aussi que la vitesse dans la succession des opérations est essentielle au succès. Les effectifs requis pour l'ouverture d'un second front sont élevés. « Il faudrait, disait le colonel américain W.F. Kernan, 200.000 hommes pour commencer, et 200.000 autres pour suivre chaque mois jusqu'à la victoire. Il faudrait les trois quarts de la flotte américaine, au moins la moitié de la flotte britannique, chaque avion de bombardement et tous les moyens de transport des deux nations. »

En 1943, cette offensive semble imminente. Car les Alliés ont vu, malgré des revers territoriaux, croître leur potentiel humain et leurs armes sur un rythme prestigieux, tandis que l'Allemagne s'épuise dans la lutte contre la Russie immense.

L'on peut s'attendre à ce que le succès surgisse avant même la fin des opérations. Un craquement du moral allemand, un effondrement des nazis n'est pas improbable après trois années et demie de guerre totale.

De tous les pays visés par les prochaines opérations, nous avons sciemment omis l'un d'eux, qui pourrait cependant jouer un rôle de premier plan. Une agression allemande ou bulgare contre la Turquie la rangerait immédiatement parmi les Nations Unies. L'accès à la mer Noire serait ouvert aux Alliés et, par la Bulgarie et la Roumanie, ils pourraient faire leur jonction avec la Russie. C'est ce que les événements proches révéleront. A ce jour futur, nous assignons le « commencement de la victoire ».

A. H.




Sur l'ordre des autorités occupantes, les habitants de Lorient quittent en masse la ville, menacée par les bombardements incessants des avions de la R.A.F. qui ouvriront la voie au second front en Europe. [Les photographies illustrant cet article proviennent de sources axistes]

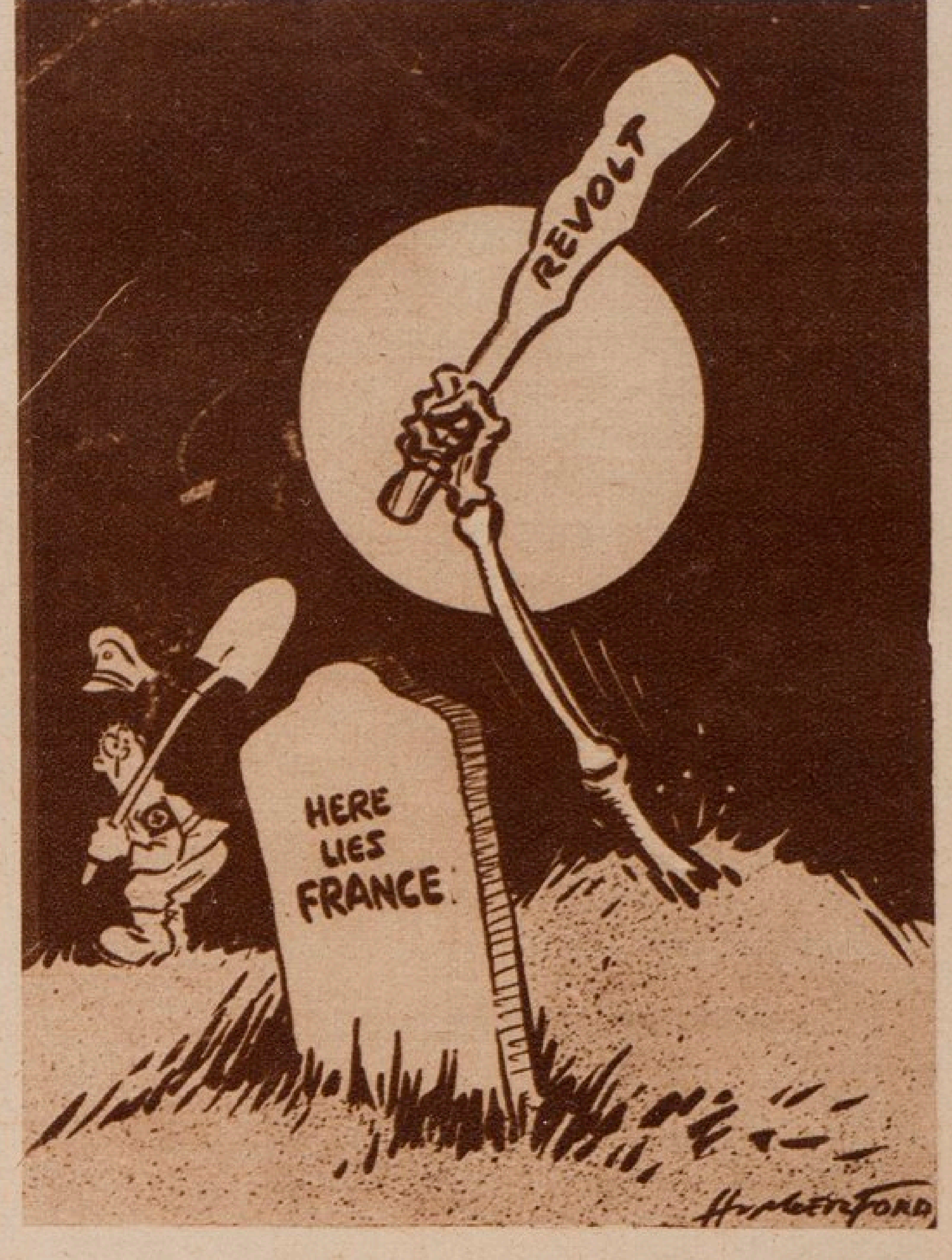
GESTAPO FRANÇAISE

«EMMA» : la police spéciale de Laval

Après être demeuré plus ou moins à l'arrière-plan de l'actualité, le quisling français, Pierre Laval, a de nouveau fait parler de lui, ces derniers temps. En même temps que l'on annonçait la nouvelle d'un autre attentat dirigé contre sa personne, la propagande nazie communiquait que Laval avait été, à l'instar de tous les autres quislings, reçu en audience par Hitler. L'une des organisations dont Laval se sert pour la réalisation de ses projets est la sinistre « Emma », une sorte de réplique « française » de la Gestapo.

Voici, d'après un article de Ferdinand Tuhoy, publié par le « Sphere », des révélations intéressantes sur cet organisme de répression.

●



LA FRANCE N'EST PAS MORTE
(D'après une revue américaine)

Les résultats de la campagne anti-bolchevique furent décevants en France. Les dirigeants collaborationnistes furent obligés de mettre sur pied la fameuse « Légion Tricolore », émanation des quislings parisiens Déat, Labonne et Doriot, et dont l'instigateur fut Pierre Laval en personne. Quelques bataillons de désespérés furent ainsi constitués, mais bientôt Laval se rendit compte qu'il ne pouvait plus alimenter sa « Milice Nationale », à moins de décréter la dissolution de la Légion Tricolore.

En même temps, Vichy se trouvait dans l'obligation d'abandonner tout espoir au sujet de la « Phalange Africaine ». Et finalement l'on aboutit à la constatation suivante : Hitler et Laval pouvaient encore obliger un certain nombre de Français d'aller travailler dans les usines de France ou d'Allemagne, mais il ne fallait s'attendre à rien de plus. Les événements se chargèrent de prouver qu'une collaboration militaire franco-allemande, même sur l'échelle la plus réduite, était hors de question.



TROUBLES EN FRANCE
— Non, mon Führer. Ils disent que la bataille de France vient de commencer.
(Chicago Times)

C'est ainsi que Laval fut amené à se rabattre sur sa fameuse « Milice Nationale », dont la mission n'est pas de combattre du côté des Allemands, mais de procéder à l'élimination impitoyable de tous les Français dignes de ce nom. Les membres de ce corps sont en grande partie des repris de justice qui formaient le noyau de la Légion de Pétain, S.O.L. (Solidarité d'Ordre National).

La milice de Laval travaille en étroite collaboration avec la Gestapo, la police parisienne et vichyste ; son but est de paralyser littéralement toute velléité d'action potentielle, de la part des Français, avant que les Britanniques et Américains ne prennent pied sur le continent européen. C'est par ce moyen détourné que Laval collabore militairement avec les nazis. Incapable de fournir à Hitler des effectifs français, Laval a déclenché une guerre préventive contre tous les patriotes de France.

Les sbires de Laval et la Gestapo sont actuellement engagés dans une chasse à l'homme, comme jamais l'Europe occidentale n'en a connue au cours de son histoire. Les rafles de Fouché n'étaient que des actions bénignes comparées aux agissements de la Milice Nationale et de ses complices nazis. Des dizaines de milliers de personnes sont continuellement arrêtées.

Lorsque nous apprenons que 500 personnes ont été arrêtées à Paris, 300 à Lyon ou à Toulouse, 400 à Marseille, et des centaines d'autres dans la Dordogne ou ailleurs, nous pensons que c'est là l'œuvre de la Gestapo et de son chef Schutz Staffel. Certes, les sbires allemands sont les instigateurs de toutes les perquisitions, effectuées dans les villes, les villages et même les hameaux de France. Mais la Gestapo a un agent zélé en la personne de René Bousquet, mentionné tantôt comme secrétaire général de la police et tantôt comme chef de la police parisienne. Quoi qu'il en soit, Bousquet mène ses « rafles » avec le plein assentiment de Vichy. Lorsque ses hommes de la « Brigade des Rafles » n'opèrent pas en personne, ils servent de guides aux agents allemands.

Officiellement, les arrestations s'opèrent à l'encontre des « Juifs communistes et agitateurs ». En fait, Bousquet s'efforce d'éliminer tous les Français et toutes les Françaises susceptibles d'exercer une influence quelconque dans leur entourage, depuis Herriot jusqu'à la jeune institutrice qui « oublie » d'effacer promptement la phrase « Vive de Gaulle » inscrite par un élève sur le tableau noir. Bousquet dispose de tous les dossiers du ministère de l'Intérieur pour mener à bien sa tâche. Aussi, sa meute est continuellement en chasse.

Lorsqu'il n'est pas possible de trouver un chef d'accusation bien défini comme le sabotage ou le port d'armes illégal ou encore la propagande gaulliste, alors les victimes sont prévenues de « menées antinationales », en abréviation M.A. La prononciation phonétique de ces deux lettres a donné « Emma », nom dont les membres de la police de Laval ont été marqués.

Emma arrive par une froide aube d'hiver, perquisitionne, arrête et s'en va, emportant des pères, des fils, des frères, des maris, et souvent des femmes. Les personnes arrêtées n'ont le droit d'emporter qu'une petite valise ; moins de dix minutes leur sont concédées pour faire leurs adieux à la famille.

Emma a été également chargée de coopérer au recrutement des ouvriers pour Hitler. Cependant, il serait injuste de taxer de culpabilité tous les gendarmes de la maréchaussée française. Bon nombre de policiers français travaillant sous les ordres des nazis et de Vichy communient tacitement avec les patriotes qui tiennent compte de ce fait.

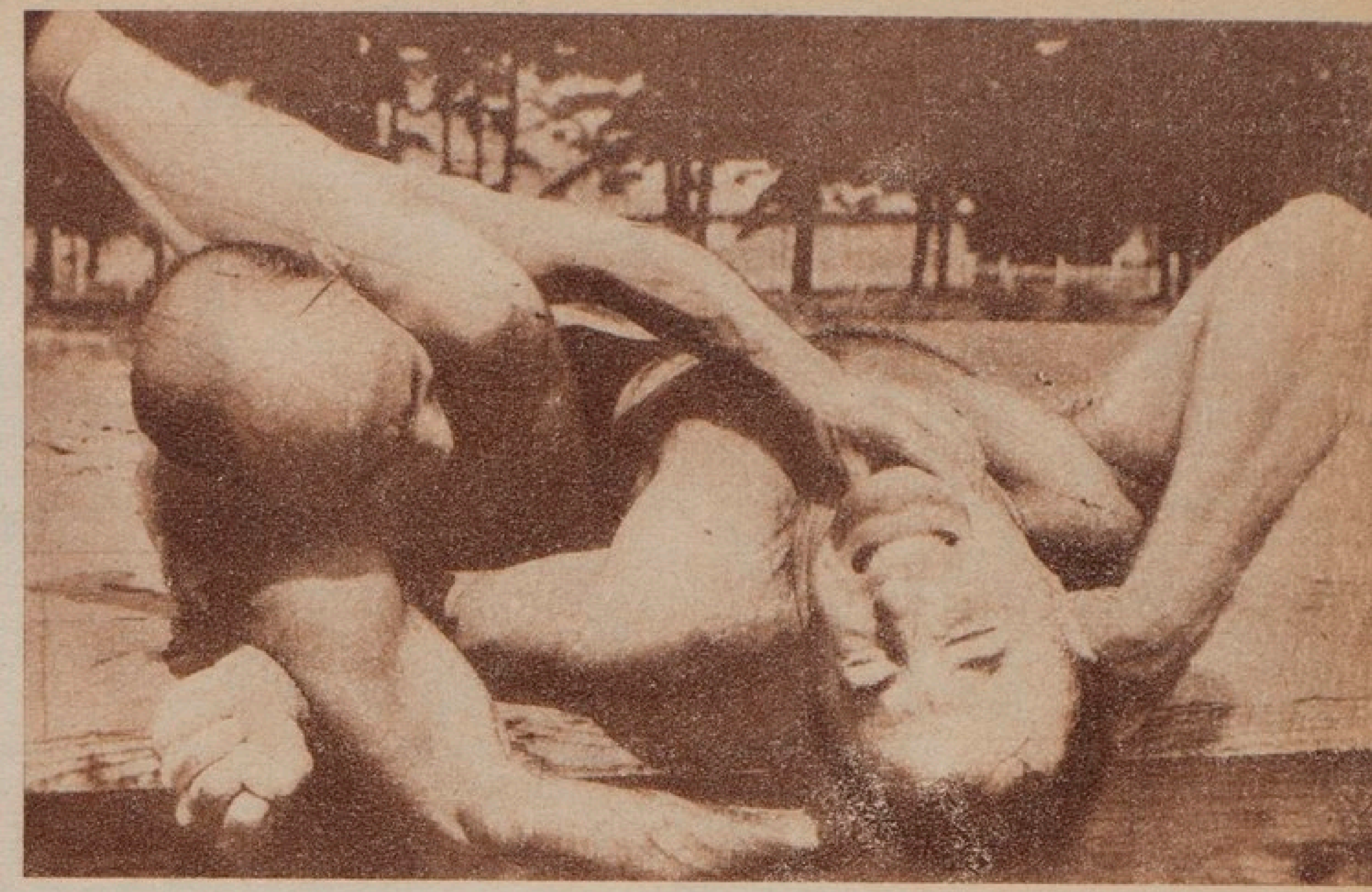
L'on estime aujourd'hui le nombre des policiers français des différents corps — depuis la gendarmerie jusqu'aux gardes mobiles — à cinquante mille, disséminés à travers la France. Depuis son retour au pouvoir, Laval n'a pas cessé de travailler en vue de l'augmentation constante de ces effectifs. En tenant compte des S.S. et des agents de la Gestapo opérant en France, l'on peut estimer à 100.000 le nombre des individus affectés à la répression brutale du sentiment national.

Laval prit des dispositions expéditives pour créer deux écoles — l'une près de Paris, l'autre non loin de Vichy — où les pires méthodes en honneur auprès de la Gestapo sont enseignées aux membres de sa police spéciale. C'est la Gestapo elle-même qui a procédé à la sélection des recrues, choisies dans les rangs de la S.O.L. de Pétain.

Ces hommes sont aiguillonnés par le sentiment qu'ils sont irrévocablement condamnés ; ils savent que les Français « ont noté leur numéro », et que le jour de la libération ils devront, tous, sans exception aucune, « payer la note ». Alors ils n'ont d'autre solution que de frapper les premiers, non pas pour défendre Hitler, mais pour sauver leur propre peau.



D'une pression de la main appliquée vigoureusement à un endroit déterminé du cou, on peut facilement réduire un homme à l'impuissance. Grâce à l'entraînement d'Eliscu, les soldats américains deviennent des durs.



Dans cet enchevêtrement de membres humains, le major d'Eliscu se reconnaît naturellement plus que l'adversaire. Il a profité de l'embarras de celui-ci pour se mettre à lui tordre le cou soigneusement.

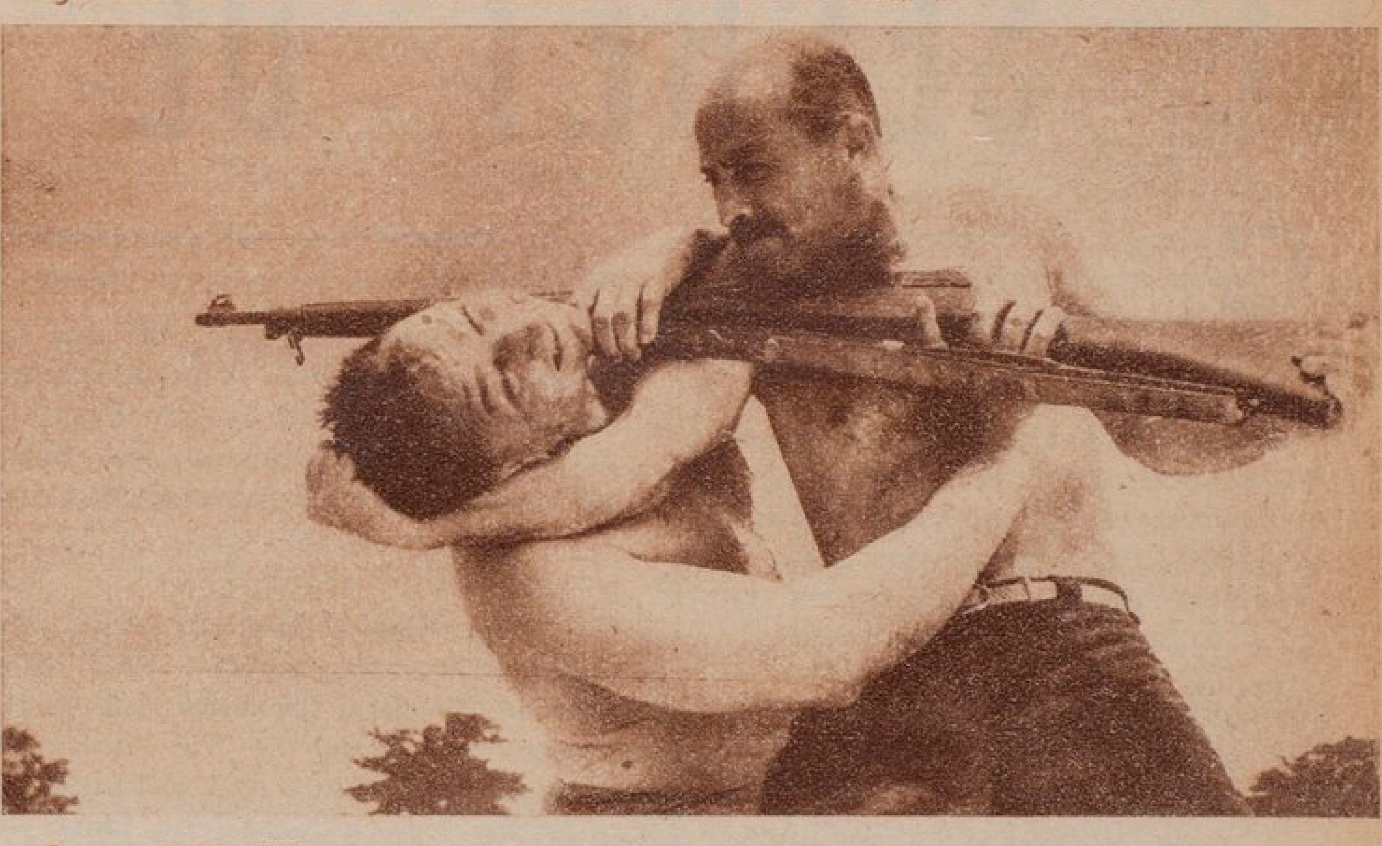


Lequel des deux hommes a le cou le plus résistant, le plus solide ? Cet exercice auquel se livrent ces deux hommes presque nus sur les galets du terrain d'entraînement aux Etats-Unis servira à le démontrer.

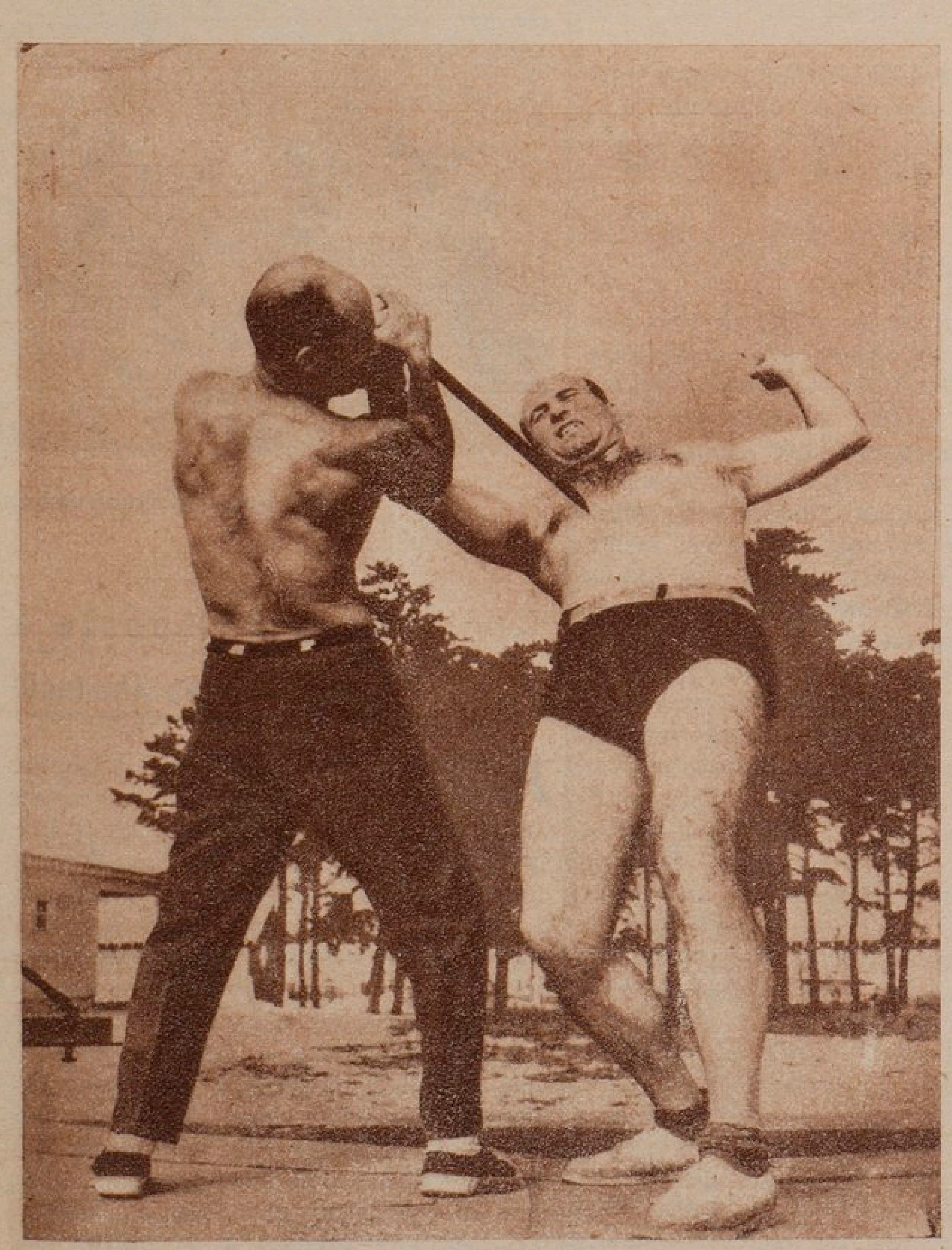
JIU-JITSU AMERICAIN

Les soldats apprennent les secrets de la lutte corps à corps

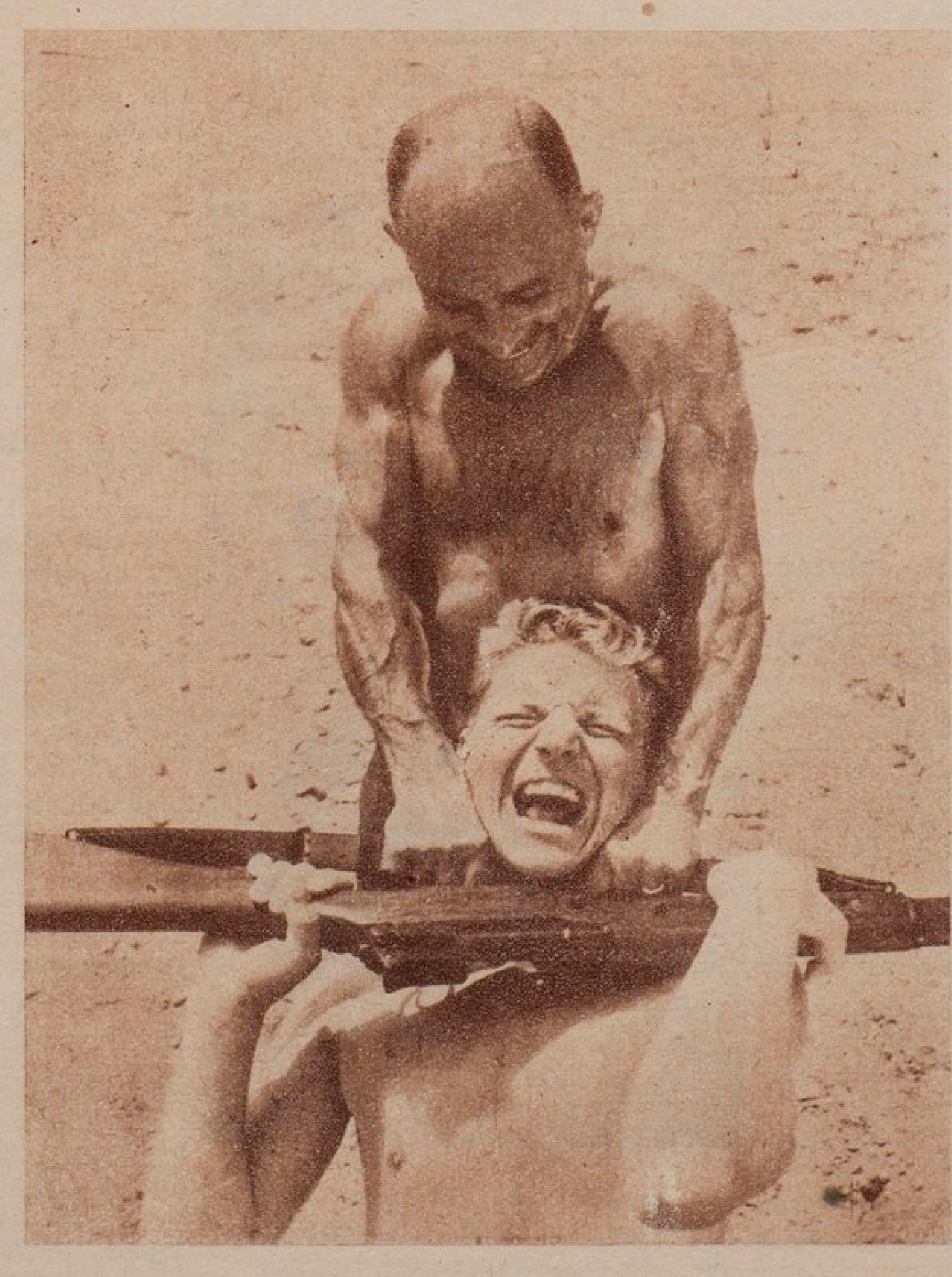
Le major d'Eliscu est l'instructeur physique en chef de l'« Ecole des Services Spéciaux », aux Etats-Unis, où les officiers de l'armée américaine apprennent, entre autres choses, le combat corps à corps. Après avoir complété leur période d'entraînement réglementaire, qui comprend trente jours, les officiers regagnent leurs unités où ils enseignent à leur tour aux soldats la technique qu'ils ont apprise. Le major d'Eliscu est passé maître dans l'art de « descendre » un homme à terre en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.



Le major d'Eliscu montre comment, durant un corps à corps, on peut désarmer un ennemi en un clin d'œil et sans tirer un seul coup de feu.



Grâce à une manœuvre habile, la baïonnette qui menaçait d'Eliscu se trouve dirigée vers la poitrine de l'adversaire.



Voici un autre moyen d'étrangler un ennemi avec la courroie du fusil. Mouvement utile pour surprendre une sentinelle.



La technique dont se sert le major d'Eliscu pour empêcher l'ennemi de se servir de son fusil pendant un corps à corps.



Les chiens rendent de grands services en Alaska et ont pour mission, entre autres, de découvrir les aviateurs obligés de faire un atterrissage forcé dans les régions désertiques. Des « trains de neige » ravitaillent les unités dans les régions où la neige gêne les communications.

Comment quelques aviateurs ont sauvé tout un continent

LE SECRET DE DUTCH HARBOUR

Les Aléoutiennes sont représentées sur la carte par une traînée de petites îles qui joignent l'Alaska au Kamtchatka sibérien.

Les dictionnaires, pas plus que les manuels de géographie, ne nous renseignent sur ces îles. A peine quelques mots, parfois, pour signaler leur existence au nord de l'océan Pacifique, dans la mer de Bering. Ce qui n'empêche qu'en juin 1942, les îles Aléoutiennes ont été le théâtre d'un exploit qui a arrêté net les Japonais dans leur tentative d'envahir l'Amérique.

« Grâce à des circonstances vraiment providentielles, déclarait récemment un officier supérieur de l'armée de l'Alaska, la marche japonaise sur le continent américain a été enrayée. Autrement, les armées nippones occupaient en quelques jours la presqu'île, et l'Empire du Soleil-Levant serait aujourd'hui en train de l'administrer depuis la maison du gouverneur à Juneau. »

L'état-major du Mikado a donc été obligé de changer sa stratégie et, au lieu de gagner par une rapide avance les côtes américaines du Pacifique, il a dû ordonner à ses troupes de déguerpir de la plupart des îles qu'elles occupaient.

Nous disons bien de la plupart de ces îles, car de petites garnisons nippones se trouvent encore dans les îlots d'Agattu et de Kiska.

Il semble que le projet initial des envahisseurs était d'opérer un mouvement en pince qui devait prendre entre ses crocs l'Amérique du Nord. Le premier de ces crocs se brisa en essayant de s'attaquer à Midway, le second se heurta aux Aléoutiennes.

Quelques avions ont sauvé la base

En toute saison, les îles Aléoutiennes se retranchent derrière un paravent de brouillard épais et de nuages bas. Le commandement nippon ne pouvait qu'être tenté par des conditions atmosphériques aussi favorables à un débarquement par surprise.

Aux environs de juin 1942, ce débarquement faillit atteindre son but. Les Japonais prirent pied dans l'île d'Attu, s'emparèrent de son poste de radio et firent prisonniers 96 indigènes et un Américain. Dans le même temps, ils débarquaient dans l'île déserte d'Agattu et y laissaient une petite garnison.

Or Dutch Harbour, la seule île fortifiée de l'archipel, était à proximité et s'interposait entre eux et les côtes de l'Alaska. Dutch Harbour avait une garnison de deux régiments — mal équipés, puisqu'ils ne disposaient que d'une douzaine de canons et de quelques avions. Les Japonais, se croyant renseignés sur les moyens de défense de l'île, n'hésitèrent pas à diriger la pointe de leur attaque sur le port. Les défenseurs se battirent vaillamment dans les airs et leur résistance semblait s'affaisser, le courage cédant au nombre, lorsque l'invraisemblable se produisit.

Des avions de combat américains firent tout à coup irruption dans le ciel. Et la surprise fut d'autant plus grande qu'ils paraissaient provenir des arrières japonais. Les assaillants s'empressèrent de battre en retraite et de se retrancher dans l'île de Kiska. C'est ainsi que la chute de la presqu'île de l'Alaska ne tint, ce jour de juin 1942, qu'à un fil.

Une base secrète près de Kiska

Mais de quelles bases étaient partis ces avions qui, au plus fort de la bataille, apparurent soudain, pour soutenir la vaillance de la garnison et disperser les agresseurs ?

Nous le saurons lorsque nous aurons appris qu'une île située à l'ouest de Dutch Harbour avait été fortifiée en secret par le général Simon Bolivar Buckner, rude soldat, chargé de la défense de l'Alaska et de ses abords, qui connaissait fort bien la vulnérabilité des Aléoutiennes, et qui connaissait aussi, depuis Pearl Harbour, les intentions de l'état-major nippon pour qui la voie de l'invasion du continent passait par la presqu'île.

Les rades des Aléoutiennes n'avaient jamais servi qu'à abriter des barques de pêcheurs. Une des îles situées à l'ouest de Dutch Harbour, bien qu'elle ne possédât point de rade, avait, en certains endroits, une côte assez basse qui s'élevait pour aboutir à des collines.

Le général Buckner entreprit, donc, de la fortifier en secret. Le camouflage des travaux trompa si bien les Japonais que, lorsque ceux-ci tentèrent l'attaque, ils ignoraient encore les installations militaires qui se trouvaient dans les environs et notamment l'aérodrome qui venait d'être créé et d'où partirent les avions qui devaient les surprendre et les disperser.



Le général de brigade Eugène Landrum, qui dirigea les opérations de débarquements des renforts américains dans les Aléoutiennes.

Des renforts aux îles Aléoutiennes

Toutefois, c'est, aussi, grâce à la tactique adoptée par le général Buckner que les forces nippones ont pu être refoulées peu à peu.

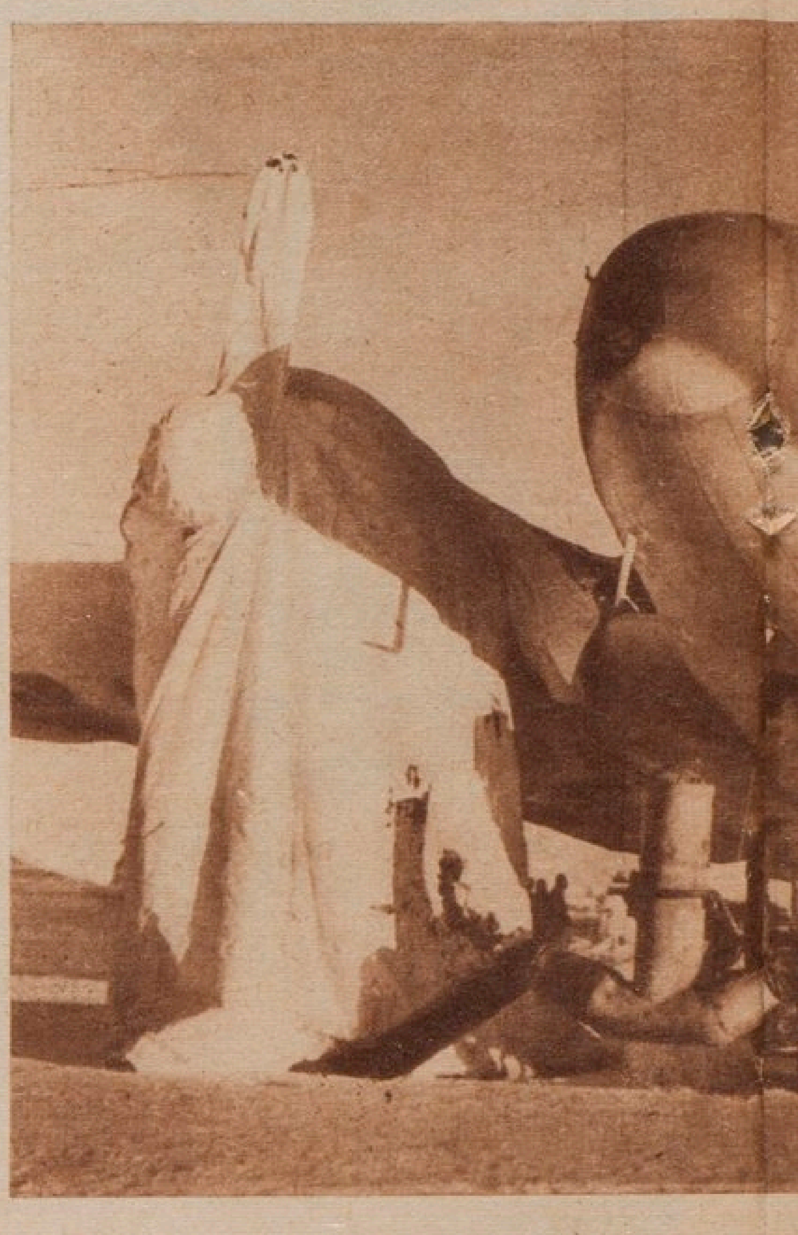
En effet, quelques semaines plus tard, un bataillon américain occupait, à la faveur du mauvais temps, une autre petite île aux environs de Kiska, celle-là.

Voici, fait par un soldat, le récit de cette expédition :

« Une matinée de juillet de l'an dernier, l'ordre fut donné à la compagnie de partir. Quelques centaines d'hommes étaient là, sac au dos, qui attendaient d'embarquer. Une vingtaine de vieux bateaux de tous types, qu'on avait réunis Dieu sait comment, devaient prendre à leurs bords troupes, armes et munitions. Destination : une petite des petites îles Andréanov aux environs de Kiska occupée par les Japonais. Le ciel était bas et les avions qui nous survolaient et qui protégeaient notre expédition semblaient l'écorcher de leurs ailes. Nous ne souhaitions qu'une seule chose : de la pluie et du vent. Il nous fallut quatre jours pour mettre pied à terre. 96 heures plus tard, le premier grand bombardier qui nous était envoyé se posait, comme un oiseau géant, parmi nous. A travers mille obstacles, notre petite armée parvint à se frayer un chemin vers l'intérieur de l'île et à s'y installer. Le drapeau du Soleil-Levant allait bientôt être chassé par le pavillon étoilé. Agattu devenait intenable pour les Japonais, alors que Kiska était farouchement attaquée. Attu se rendit. Plus d'un millier de tonnes d'explosifs avaient été dépensées pour obtenir ces résultats. »



Un transport de troupes qui renforceront l[...] proche de la côte tandis que les servan[...] prêts à agir contre tout avion enne[...]



De grands aérodromes ont été aménagé[...] moteurs d'un avion de transport sont re[...] ger contre les rigueurs de l'atmosphère [...] l'air chaud y est pompé quelques ins[...]



Un point d'observation impor[...]

Un avant-poste à proximité des Japonais

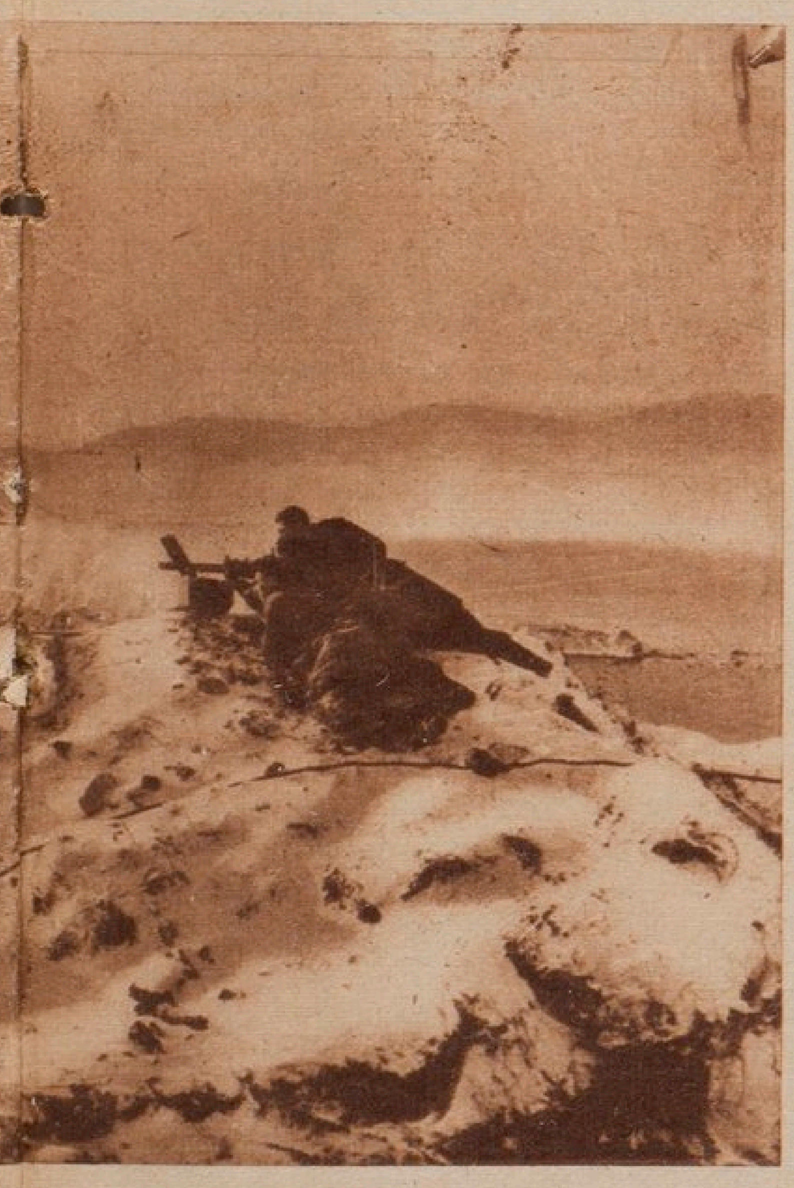
Aujourd'hui encore, les Japonais s'agrippent toujours aux rochers de Kiska. Dans des conditions atmosphériques insupportables, les Américains continuent à tenir leurs positions, à harceler l'ennemi, consentant à toutes sortes de sacrifices : un climat inclément dont les principales caractéristiques sont le froid et le brouillard constant qui enveloppe et bouche le ciel ; des tempêtes fréquentes, un ravitaillement irrégulier à cause des approches difficiles de l'archipel, des ports peu sûrs et, en plus de tout cela, les Japonais à quelques centaines de mètres, les Japonais décidés à se battre jusqu'au bout en dépit des difficultés de leur situation. En effet, leur aviation



...ont les garnisons des Aléoutiennes s'ap-
...vants d'un canon antiaérien se tiennent
...nemi dès qu'il paraîtra à l'horizon.



...agés sur la route de l'Alaska. Les deux
...nt recouverts de bâches pour les proté-
...hère qui y règne continuellement. De
... instants avant que l'avion ne décolle.



...portant à travers les glaces.

est actuellement réduite à sa moindre expression, leur artillerie usée. Les forces navales qui défendaient les abords de Kiska se trouvent prises dans le filet tendu autour d'elles par la marine américaine.

Mais ce qui contribue surtout à galvaniser le moral des jeunes soldats yankees, c'est la flotte aérienne et navale dont ils disposent pour assurer leur défense et lancer leurs attaques. Un afflux d'avions vient sans cesse grossir les effectifs de leurs bombardiers et de leurs chasseurs qui engagent l'ennemi quels que soient le temps et la visibilité. Quant au rôle que joue la « Navy », il n'est pas moins important. Or, lorsqu'on sait que le Japon compte surtout sur sa puissance maritime pour battre les Etats-Unis, on se rend compte de la situation critique où il se débat dans le Pacifique nord.

SALAZAR

le dictateur le plus effacé de notre époque

Les soubresauts inquiétants dont fut secouée l'Europe de l'entre-deux-guerres, les agressions de l'Axe mises en scène à grands renforts de décors ont jeté une ombre sur ce coin de l'Europe occidentale où la guerre ne se manifeste que par ses échos. Et voici que, dans son ouvrage sur Lisbonne, un journaliste britannique, Hugh Muir, qui vécut dix-huit mois au Portugal, nous donne sur ce pays des détails inédits. De ce livre, « European Junction », nous extrayons l'article qui suit sur le chef de la nation portugaise.

Salazar prit en mains les rênes du gouvernement, à une époque où les abus et les stratagèmes étaient des armes politiques généralement admises dans son pays. Les élections n'étaient qu'une farce, et le travail de législation passait à l'arrière-plan, complètement effacé devant la nécessité, pour chaque politicien, de tirer de sa charge le maximum de profit. La transformation du Portugal, que Salazar a pour ainsi dire pétri de ses mains, tient du magique. L'évolution se produisit avec une rapidité incroyable, mais sans désordre ni éclat.

SÉMINARISTE

Né il y a cinquante-deux ans de parents de condition humble, Salazar fit preuve, dès sa plus tendre enfance, d'un esprit sérieux et porté vers l'étude. Au séminaire où il étudiait la théologie, ses maîtres s'émerveillaient de la pureté de son style et de la facilité avec laquelle il surmontait les épreuves d'examen.

Mais, au fur et à mesure qu'il prenait contact avec le monde extérieur, le jeune Antonio se rendait compte combien le Portugal était devenu l'arène des personnages esclaves de leurs passions politiques. Abandonnant les études religieuses, il dédia toutes ses capacités aux recherches des nouvelles théories de gouvernement. Après avoir suivi les cours de la Faculté de Droit de Coïmbre, il fut nommé professeur de sciences économiques à l'Université.

Une série de conférences dans lesquelles il plaida pour ses nouvelles idées de service national lui donnèrent une certaine renommée qui atteignit tous les milieux de la capitale. « L'avenir d'une nation est dans le cœur et l'esprit du peuple ; il ne peut y avoir de salut que si chacun est prêt à porter sa croix sur le sentier du calvaire. » Tel était le fond des théories exposées par Salazar.

Au Portugal, les conditions ne faisaient qu'empirer. En particulier, la gestion des finances publiques était désastreuse, et le déficit dans le budget de l'Etat prenait graduellement des proportions considérables.

En 1926, l'abcès creva. Le général Gomes da Costa prit le pouvoir et demanda à Salazar de devenir ministre des Finances pour son gouvernement.

Le professeur de sciences économiques quitta sa chaire et vint se présenter au Parlement. Sa voix fut noyée sous un tonnerre de huées. Salazar retourna à son Université.

FINANCES PORTUGAISES

En avril 1928, le gouvernement fit de nouveau appel à Salazar. Cette fois-ci, le nouveau ministre des Finances demeura en place, et put s'engager sur la voie qui devait le mener à la tête du gouvernement et conduire le Portugal vers l'ère d'équilibre qu'il avait cessé de connaître depuis de longues années. Le déficit budgétaire, sous sa conduite énergique, fut comblé pour la première fois depuis 1854. Il fixa un délai de trois ans pour la reconstruction des finances de l'Etat, et édicta de sévères restrictions pour le temps fixé : réductions drastiques des émoluments des fonctionnaires de l'Etat et des officiers de l'armée, etc.

En 1932, Salazar devint Premier Ministre, tout en demeurant ministre des Finances, et quatre ans plus tard, il assumait, en outre, les portefeuilles de la Guerre et des Affaires Etrangères. Néanmoins, depuis environ un an, il a abandonné le portefeuille de ministre des Finances.

Salazar vit dans une réclusion presque complète : on ne le voit en public que très rarement et il ne s'adresse au peuple qu'au jour de la fête nationale. Tous ses discours sont écrits dans une prose parfaite. Sa voix, quoique au timbre assez pauvre, est empreinte de sincérité. Il est toujours vêtu de noir : son expression est grave, mais à l'égard des enfants, il prend une attitude presque tendre qui évoque les années passées au séminaire.

L'on ne peut vivre longtemps au Portugal sans se sentir pris d'une grande curiosité au sujet de cet homme qui a su donner le calme à un pays considéré jadis comme une usine à révolutions. Les Portugais parlent de lui en termes enthousiastes et respectueux. Ils racontent comment, dans l'exercice de ses fonctions, il subit un jour une fracture à la jambe et refusa de se faire payer les soins par l'Etat. Ils sentent néanmoins que Salazar vit dans une sorte de détachement de son peuple, mais ils savent que, constamment, il travaille pour leur bien.

UN CHEF MYSTIQUE

Une personnalité qui a eu l'occasion de rencontrer Salazar l'a décrit comme « un mystique dévoué à Dieu et à ses chiffres ». Salazar ne s'est jamais marié et manifeste un penchant accentué pour la solitude. Son biographe, Senhor Antonio Ferro, lui posa un jour des questions au sujet de la « timidité » ou de la « froideur » avec lesquelles il accueillait les acclamations du peuple.

Salazar répondit : « Je ne peux pas flatter le peuple sans trahir ma conscience. Notre régime est populaire, mais ce n'est pas un gouvernement des masses, vu qu'il n'est ni influencé, ni dirigé par elles. Combien de fois j'ai voulu parler au peuple, lui exprimer ma gratitude et mon amour ! Mais, à chaque fois, quelque chose me retient, quelque chose qui semble me dire : « Ne te compromets pas ; ne te laisse pas gagner par l'humeur de l'instant ; ne promets pas aujourd'hui ce que tu ne pourras pas tenir demain. » Je ne peux être maître de moi-même qu'en agissant comme je le fais. Aussi longtemps que je garderai la foi, je sentirai que je respecte la vérité. »

Et comme Ferro lui disait qu'il devrait parfois surmonter ses sentiments, Salazar répondit : « Je sais parfaitement que nous vivons dans une époque passionnée, caractérisée par des mouvements dynamiques de masses. Je pourrais résoudre bien des crises, en ayant recours à quelques effets oratoires passionnés. Mais je ne peux pas le faire... mon tempérament ou ma conscience refusent absolument d'obéir à la voix de la raison. »

Aussi étrange que cela puisse paraître, il existe encore au Portugal des monarchiques et des démocrates, désireux les uns et les autres de façonner l'administration de leur pays au gré de leur idéologie. Mais tous admettent que Salazar est l'instigateur et l'auteur d'un bon nombre de grandes réformes.

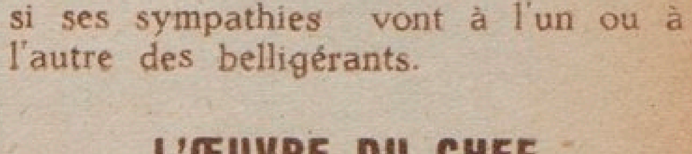
LA VIE DE SALAZAR

Certains Portugais, dont je respecte l'opinion, m'ont déclaré que le système actuel a provoqué l'annihilation des meilleurs esprits du pays. En effet, ceux qui aident Salazar à gouverner lui doivent une obéissance aveugle, de même que ceux qui entourent les dictateurs de l'Axe sont obligés de répondre invariablement « oui ». Si ces personnalités m'ont dit la vérité, plusieurs parmi les esprits les plus brillants du pays, ayant fait preuve d'attitude récalcitrante, ont été envoyés à l'étranger où ils occupent des postes, ou bien se trouvent en exil politique dans une colonie éloignée. D'autres, journalistes, officiers de l'armée, etc., ont été nourris aux frais de l'Etat dans des prisons gouvernementales et ont dû modifier leurs points de vue pour regagner la liberté.

De nombreux dictateurs ont trouvé moyen de concilier leur attachement à un idéal grandiose, avec la constitution de fortunes personnelles plus ou moins importantes. Mais Salazar n'est pas de ceux-là. Son revenu, en tant que chef de l'Etat, est de 1.200 livres par an ; cependant, ses goûts sont si simples, qu'il pourrait vivre avec la moitié de cette somme. Ses amis prétendent qu'il n'a pas un sou de côté, car il fait beaucoup de charité. Il se laissa persuader à grand'peine d'aller habiter une grande maison. Mais la trouvant trop grande à son goût, il se contente de deux chambres qu'il garnit de meubles provenant de sa maison du temps où il était professeur.

« Je suis chez moi pour tous ceux que je juge nécessaire de recevoir. Mais pour ceux qui pensent que je dois les recevoir, je n'y suis jamais. »

A l'heure actuelle, les heures de travail de Salazar sont principalement dédiées à la tâche consistant à maintenir la neutralité de son pays. Le tact est une partie essentielle de la diplomatie, mais Salazar a dû déployer bien plus que du tact dans ses relations avec le corps diplomatique. Il doit savoir accueillir avec le même sourire impénétrable les envoyés de Downing Street, de la Maison-Blanche, de la Wilhelmstrasse ou du Palais Chigi.



M. Salazar est parvenu à dissimuler ses pensées avec une telle perfection, que je n'ai pas rencontré au Portugal une seule personne capable de me dire si ses sympathies vont à l'un ou à l'autre des belligérants.

L'ŒUVRE DU CHEF

Personne parmi ceux qui ont visité le Portugal avant l'avènement de Salazar, et y sont revenus aujourd'hui, ne peut nier qu'il a littéralement transformé le pays. La grandeur passée de cette nation, avec ses navigateurs audacieux qui partirent à la découverte du monde, avait été oubliée par suite de longues années de mauvaise gestion et de désordres. Dans les villes, les taudis pullulaient. Les rues étaient infestées de mendiants. Les services publics végétaient dans un état chaotique. Les coffres du gouvernement et des municipalités étaient vides et l'activité nationale pourrissait, stagnante.

Aujourd'hui, cette nation peut aller de l'avant la tête haute, car la vie y est parfaitement ordonnée. Sur les cendres du passé s'élève un nouvel Etat viril, qui, de plus en plus, mène le Portugal au premier rang des nations. Un budget bien balancé, un programme ambitieux de travaux publics, une organisation donnant une efficience permanente aux services publics, sont les accomplissements principaux de Salazar. Un système coopératif a été appliqué pour résoudre les problèmes du travail, la défense nationale a été réorganisée, les services de santé publique et de bien-être social ont été créés, et la bataille contre l'analphabétisme a été déclenchée.

Ces réformes ne sont qu'un commencement et nombreux sont les obstacles qui se dressent sur la route de leur réalisation. Personne mieux que Salazar ne le sait, et il pense à juste titre que les critiques devraient continuellement se souvenir de l'état dans lequel se trouvait le pays lorsqu'il prit le pouvoir. Il y a toujours des mendiants dans les rues, les vendeurs de loterie importunent toujours les passants, le trafic est toujours trop rapide pour les rues étroites de Lisbonne, les salaires sont à des niveaux extrêmement bas, la ponctualité est inconnue, les employés des postes et du gouvernement travaillent avec lenteur.

La police déploie continuellement des efforts pour éliminer la mendicité. Salazar explique qu'au Portugal elle n'est pas l'indice de la pauvreté, mais plutôt un vice. Il ne nie pas l'existence de la misère dans son pays, mais rappelle comment les pauvres de Lisbonne protestèrent lorsque leurs taudis furent détruits et remplacés par des habitations plus hygiéniques.

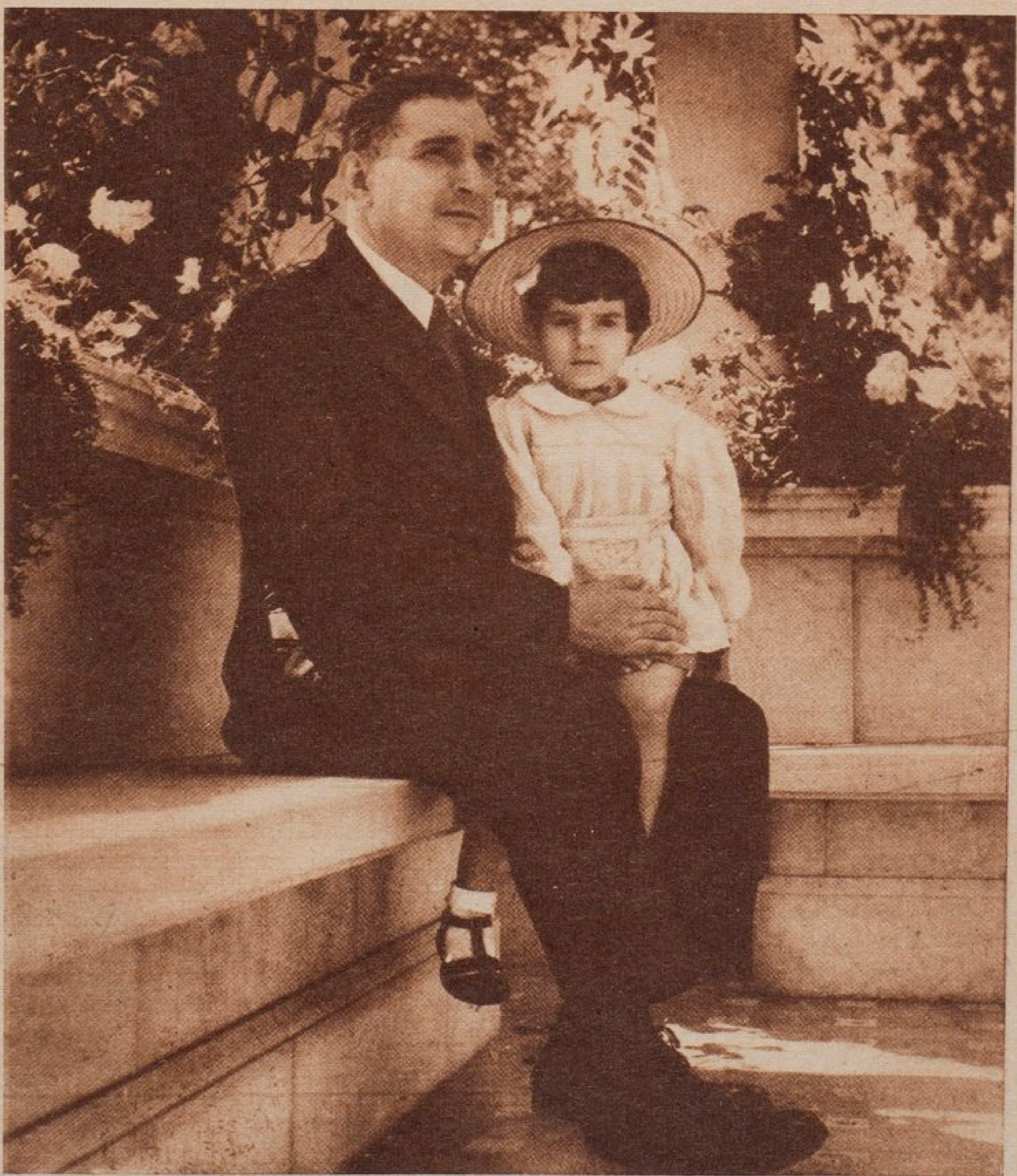
LES TACHES A ACCOMPLIR

Le système économique du Portugal, basé essentiellement sur les produits du sol, est la cause principale du niveau de vie très bas qui règne dans ce pays. Les enfants d'humble extraction grandissent sans éducation, et lorsqu'ils deviennent adultes, ils se joignent alors à l'énorme armée de vendeurs de journaux, et sont ensuite promus vendeurs de loterie.

L'analphabétisme est un gros obstacle au progrès du Portugal. C'est un autre triste héritage du passé, car sous l'ancien gouvernement les classes sociales étaient nettement divisées, et l'on décourageait les masses à s'instruire. Environ la moitié de la population est encore illettrée, mais le ministère de l'Education a pris en mains non seulement l'éducation scolaire, mais aussi l'entraînement moral et physique des jeunes faisant partie des classes pauvres.

Il est étrange, dans ces conditions, qu'il y ait au Portugal un nombre si impressionnant de journaux : à Lisbonne, il existe six journaux du matin et deux du soir. Plus de deux cents feuilles quotidiennes et magazines sont publiés dans le pays. Ceci donne beaucoup de travail à une armée de censeurs, car rien au Portugal ne peut être publié ou communiqué à l'étranger sans l'approbation de la censure qui est une partie importante de l'administration de Salazar.

Souvent, on a demandé à Salazar de supprimer cette censure. Mais le chef du gouvernement a répondu par un refus : « Un journal, a-t-il dit, est la nourriture intellectuelle des gens. Leurs esprits ne doivent pas être empoisonnés par des victuailles empoisonnées. »



Salazar, l'homme qui a fait le Portugal moderne, a fait un vœu de célibat à la suite de la mort de celle qu'il aimait, alors qu'il était étudiant. Cependant, les deux petites filles d'un fonctionnaire du gouvernement charment la solitude du Premier portugais. Le voici photographié avec la petite Maria-Antonia à qui il voue une profonde affection.



Dans la guerre anti-sous-marine, les corvettes font du très beau travail. Voici une belle gerbe d'eau provoquée par le lancement d'une grenade sous-marine contre un U-boat ennemi rôdant autour d'un convoi allié.

LA CORVETTE

terreur des sous-marins

La corvette, un navire de petit tonnage, large de flancs et à fond plat, est le pire ennemi des sous-marins. Jack Macdonald a écrit des pages impressionnantes, dans « Collier's », sur les corvettes, leurs équipages et la tâche gigantesque de ces unités. Voici son récit.

Qu'est-ce au juste qu'une corvette ? Sur mille personnes interrogées, on en trouvera peut-être une qui donnera une réponse exacte. Mais n'importe quel commandant de sous-marin est en mesure d'en donner une définition précise, car même s'il n'a jamais vu une corvette, il en a sûrement senti la menace. Bien que j'aie passé plus de dix mois à bord d'une corvette, en qualité de radiotélégraphiste, le fait que j'ai vécu presque constamment avec la tête en bas m'empêcha d'avoir une nette vision du cadre dans lequel j'ai vécu.

UN SEUL BUT

La corvette moderne a été conçue et construite dans un seul but : combattre avec succès les sous-marins. Large de flancs, à fond extrêmement plat lui permettant de naviguer dans les eaux les moins profondes, ce genre de navire déplace 1.000 tonnes et sa longueur ne dépasse pas les deux tiers de celle d'un destroyer.

Ce chasseur moderne de submersibles est une invention britannique. Toutes les corvettes actuellement en service, même celles appartenant à la marine de guerre des Etats-Unis, ont été construites d'après les plans dressés par les ingénieurs des chantiers de Grande-Bretagne. Ces techniciens ont, dès le début, déclaré que la corvette est une unité de combat, et que, par conséquent, le confort à son bord est relégué au dernier plan. Il ne m'a pas fallu séjourner longtemps à bord d'un de ces navires pour me rendre compte jusqu'à quel point les ingénieurs avaient raison. A l'instar de tout l'équipage, j'ai eu le corps couvert de bleus, d'écorchures, de blessures.

Quelles que soient les précautions dont on s'entoure, on se trouve, à bord d'une corvette, dans la même position qu'en croupe sur un cheval sauvage. C'est pour cette raison que la marine canadienne accorde aux marins embarqués sur les corvettes un bonus extraordinaire d'un shilling par jour.

Lorsque l'océan n'est pas tout à fait calme, se tenir debout sur le pont d'une corvette est déjà un travail ardu. C'est aussi une question de vie ou de mort. Et après une journée d'efforts pour « rester à bord », l'on se rend compte que les malheurs ne font que commencer. Dans les couchettes, seuls les privilégiés qui sont habitués à dormir sur le dos peuvent espérer s'assoupir pendant quelques heures. Quant aux autres, ceux qui dorment sur le côté, ils risquent de se réveiller à tout moment. Les imprudents qui négligent de s'attacher solidement à leur couchette seront à coup sûr projetés violemment par terre. Deux de mes camarades ont eu la jambe fracturée à la suite d'une chute de ce genre.

MANIABILITÉ PARFAITE

Les équipages des croiseurs de bataille connaissent un confort de palace en comparaison de la vie que mènent les hommes à bord des corvettes. Chaque centimètre carré d'espace, sur ces unités, est occupé par quelque accessoire de guerre. Il en résulte que les hommes doivent se contenter de quartiers extrêmement petits, et lorsqu'il fait mauvais temps, ils se nourrissent de soupe le matin, de soupe à midi et encore de soupe le soir. De plus, chaque soir, on se couche avec l'agréable perspective de dormir entre deux charges de profondeur, bourrées de 300 kilos de dynamite chacune, sans compter 12 tonnes d'explosifs, placés sur le pont, à un mètre de distance.

Les marins qui ont bourlingué sur toutes sortes d'unités navales ne peuvent s'empêcher, lorsqu'ils prennent du service sur une corvette, de s'émerveiller de l'extraordinaire maniabilité de ce genre de navire. Sous l'impulsion du tangage, une corvette s'incline jusqu'à un angle de quarante degrés. Chaque homme d'équipage est muni d'un sifflet attaché autour du cou. Il peut ainsi aviser ses camarades s'il est projeté par-dessus bord, à condition toutefois qu'il lui reste assez de souffle.

Récemment, une société cinématographique, désireuse de donner au grand public une image fidèle de la vie à bord d'une corvette, fit embarquer sur l'un de ces navires une escouade de cameramen. A la première escale, les cinéastes prirent congé sans demander leur reste. Le film n'était tourné qu'à moitié, mais les photographes de Hollywood ne tenaient pas à prolonger leur supplice.

Dans la marine britannique, toutes les corvettes portent un nom de fleur. Ainsi, ces turbulents chasseurs des mers sont affublés de noms désarmants comme « Hortensia », « Œillet », etc. Heureusement que l'unité à laquelle je fus affecté portait sur sa poupe une appellation plus guerrière.

TERREUR DES SOUS-MARINS

Notre commandant est un homme rompu à toutes les surprises. Il a servi à bord du « Tennessee » qui fut bombardé à Pearl Harbour, du « Pecos » qui fut coulé dans le Pacifique et du destroyer « Kearny » qui sombra au large de l'Islande. D'après l'équipage, les expériences du commandant confèrent une sorte d'immunité à la corvette. En fait, notre unité a convoyé dans tous les coins du monde plus de 487 bateaux marchands, sans perdre une seule brebis du troupeau.

Tout commandant de sous-marin a fini par se rendre compte que la corvette est son pire ennemi, qu'elle seule distille le poison approprié pour remporter la victoire dans la bataille de l'Atlantique. Il sait qu'une corvette est pour un submersible ce que la mangouste est pour le cobra. Il est rare, très rare, qu'une corvette ait le dessous dans une lutte avec un sous-marin.

Tout matelot d'unité sous-marine réalise les dangers d'une rencontre avec une corvette. Il sait qu'une corvette peut passer au-dessus d'un submersible, déchaîner un tonnerre de charges de profondeur, ensuite effectuer un virage en épingle à cheveux et revenir en quelques secondes lâcher une seconde salve tout aussi mortelle. Il sait que la corvette possède une vitesse de loin supérieure à celle de tout submersible et que son faible tirant d'eau la rend pratiquement invulnérable aux torpilles. Pour atteindre une corvette au moyen d'une torpille, il faut lâcher l'engin à fleur d'eau. Par conséquent, le sous-marin devrait risquer les dangers d'une semi-émersion. De plus, les torpilles ne suivent pas un trajet rectiligne lorsqu'elles naviguent sur les vagues.

Pour un sous-marin, les chances de forcer, sans être repéré, un écran de corvettes protégeant un convoi sont bien maigres, et celles de se retirer indemne par la suite sont presque nulles.

Cela explique sans doute la raison pour laquelle si peu de convois escortés par des corvettes ont été attaqués jusqu'à maintenant.

Le public est excusable d'ignorer l'aspect extérieur des corvettes, parce qu'il est rare d'en voir une ancrée dans un port. Ces unités sont continuellement en haute mer. Celle sur laquelle j'ai servi, par exemple, après avoir effectué un voyage de soixante-trois jours, fit escale neuf jours seulement, et repartit pour une croisière d'escorte qui se prolongea pendant soixante-cinq jours.

LES NAUFRAGÉS GOURMANDS

En haute mer, nous vivions dans un constant état d'alerte. Nous n'avions pas le temps de nous ennuyer ou de nous rendre compte que, chaque jour, nous contemplions les mêmes quatre-vingt-six visages. A part le travail de véritables « bateliers de la Volga » que nous accomplissions jour et nuit, nous eûmes une fois l'occasion de nous distraire en prenant à bord trente-trois survivants d'un navire torpillé au large de Cuba. Lorsque nous les recueillîmes, la fumée dégagée par leur bateau qui s'était englouti en flammes formait encore une ombrelle noire gigantesque dans le ciel.

Les naufragés étaient très occupés... à s'empiffrer de tartes aux pommes et de glace. Etonnés, nous demandâmes des explications. Et voici l'histoire que me conta l'un d'eux :

— Hier matin, nous ne cessâmes de harceler le cuisinier de bord, qui, depuis une éternité, nous avait promis de la tarte aux pommes et des glaces. Excédé par nos sarcasmes, le brave homme jura qu'il ferait honneur à sa promesse. Mais voici qu'au crépuscule une torpille vint éclater juste à l'avant de la coque. Nous n'étions pas encore remis de notre surprise, qu'un sous-marin allemand monta à la surface. Le commandant nazi nous donna l'ordre de quitter le bateau.

« Ensuite, il fit loger une demi-douzaine d'obus dans la coque. Tirant sur nos rames, nous assistâmes aux derniers instants de notre navire. Soudain, le cuisinier s'écria : « Ciel ! la tarte aux pommes, les glaces ! » La tentation fut plus forte que la prudence. Nous revînmes à force de rames vers l'épave. Quelques-uns d'entre nous montèrent à bord et revinrent les bras chargés de friandises. Quelle fête ! Moins d'une minute après, le bateau sombrait. »

Une autre fois, notre étrave cogna un obstacle. Immédiatement le branle-bas de combat fut donné. Une bouée fumogène fut lancée pour marquer l'emplacement exact et la corvette, effectuant un virage à angle aigu, revint à l'assaut, envoyant une charge de profondeur après l'autre. Aussitôt, nous demeurâmes hébétés de surprise. Tout autour de nous, la mer grouillait de pommes sèches. C'était à y perdre la tête. Finalement, nous eûmes l'explication du mystère. L'étrave avait cogné le bout du mât d'un bateau chargé de fruits qui, en coulant, s'était posé sur quelque rocher. Les explosions avaient éventré les caisses contenant sa cargaison, et c'est pour cela que, du fond de la mer, montèrent à la surface des milliers de pommes.

Souvent, les appareils détecteurs signalent la présence d'un sous-marin. Alors le combat s'engage. L'issue est presque toujours la même. Le submersible, après avoir reçu quelques charges, finit par se poser, éventré sur quelque fond mystérieux. La coque devient un tombeau d'acier pour les hommes d'équipage.

Et la corvette, terreur des U-boats, continue son voyage, véritable chien berger de race, gardant avec un soin jaloux son précieux troupeau : des navires marchands chargés d'armes, de vivres et de ravitaillement pour les combattants sur tous les fronts.

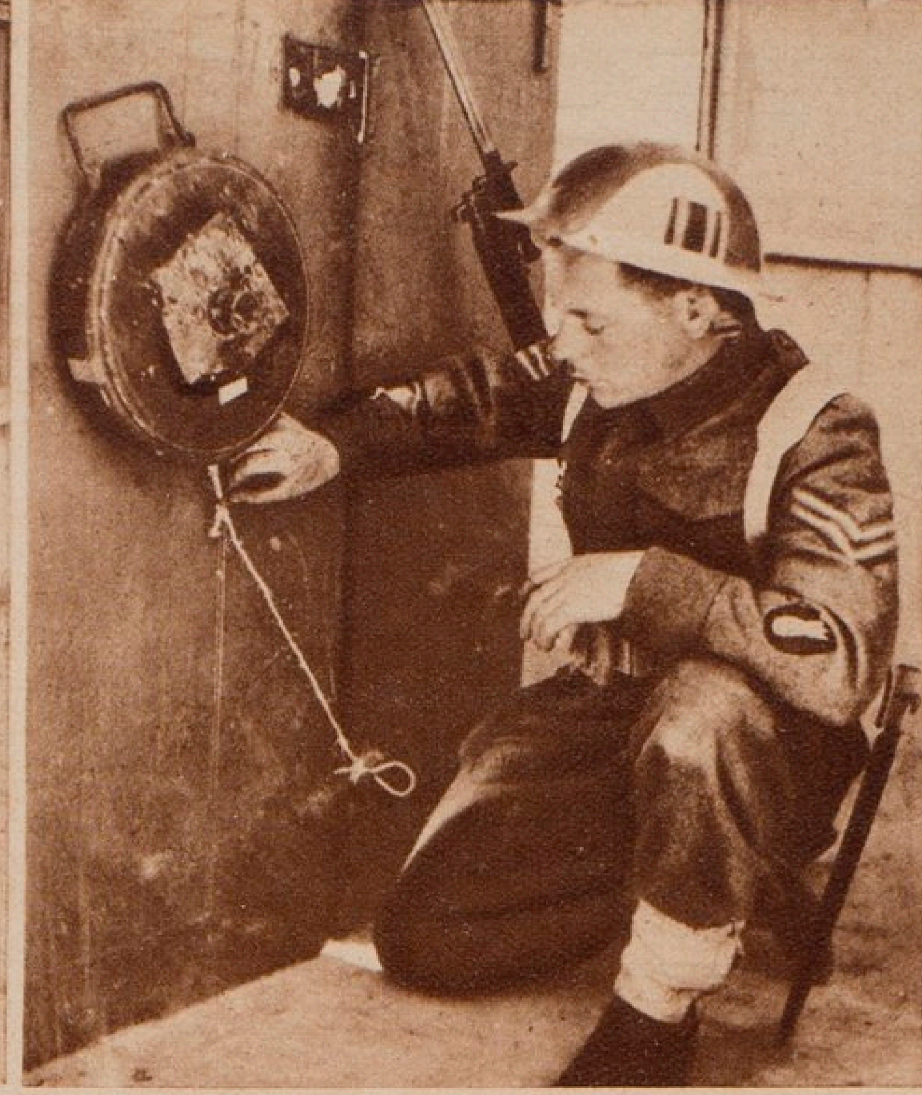
Une des nombreuses contributions du Canada à l'effort de guerre est la construction d'un grand nombre de corvettes. En voici une, appelée « La Malbaie », qui vient de sortir d'un chantier canadien.



La porte d'une maison abandonnée résiste à la pression de la main...



Les sapeurs pénètrent à l'intérieur à travers une fenêtre...



...et découvrent la mine posée de l'autre côté de la cloison.

DANS LES CHAMPS DE MINES

l'ennemi pose des pièges de toutes sortes

Quantité de traquenards ont été posés par l'ennemi dans sa retraite à travers la Libye et la Tunisie. Ceux-ci, parsemés dans le désert sous forme de mines, de stylos explosifs ou autres, ont fait quelques victimes parmi les troupes alliées. Mais des dispositions ont été immédiatement prises et des spécialistes formés pour les détecter et les rendre inoffensifs. Ci-contre : quelques spécimens de pièges que l'ennemi a posés durant sa retraite.





Une mine rattachée à une autre pour tromper les sapeurs. Aussitôt l'une déplacée, l'autre éclate.

Un stylo qui n'est qu'un explosif déguisé. Mais les détecteurs de mines ne se laissent plus prendre au piège.

RUSES DE GUERRE

Sun Tzu, le père de la stratégie, remarque sagement : « Tout l'art de la guerre est basé sur la tromperie ». L'histoire lui a donné raison. Les armes ont changé, mais les ruses, les stratagèmes sont aussi importants aujourd'hui qu'il y a vingt-quatre siècles, lorsque ce génie militaire chinois écrivit « L'Art de la Guerre », un livre qui est toujours demandé dans les écoles militaires du monde entier.

Nous avons tous entendu parler du Cheval de Troie, mais d'autres ruses de guerre qui ont changé la face du monde ne nous sont pas aussi familières. Un seigneur chinois, il y a bien longtemps de cela, assiégeait une ville sur le fleuve Yang-Tsé quand ses réserves de flèches s'épuisèrent. Tout nouvel effort pour forcer la place lui semblait impossible, jusqu'au moment où il fut inspiré par une idée géniale. Sur le pont de grands chalands de bataille, ayant une superstructure de paille, il plaça des mannequins de soldats tandis que quelques vrais soldats, dissimulés à l'intérieur, battaient le tambour et faisaient exploser des pétards. Les bateaux passèrent ainsi devant les fortifications ennemies. Un violent barrage de flèches lancées par la garnison les atteignaient sans aucun mal. Elles venaient s'enfoncer en grand nombre dans la paille. Et avec les munitions ainsi fournies par l'ennemi, les attaquants continuèrent le siège et s'emparèrent de la ville.

Dans des temps moins anciens, en 1866, durant la guerre de libération du Mexique contre Maximilien, Porfirio Diaz trouva sa petite armée essoufflée, bloquée par une puissante colonne commandée par le maréchal Bazaine. Diaz ordonna à ses hommes de soulever dans leur marche des nuages de poussière, faisant croire au chef français qu'une armée supérieure se préparait à agir. Bazaine s'arrêta pour consolider ses lignes et Diaz put s'échapper pour joindre les autres forces mexicaines qui furent finalement victorieuses.

5ème COLONNE EN 1871

Mais c'est à Wilhelm Stieber — chef du service d'espionnage de Bismarck — qu'il appartint de nous donner une réédition modernisée du Cheval de Troie. Stieber était un maître du service secret et il contribua autant que Bismarck et ses généraux à l'écrasante défaite de l'armée française en 1871 et à la fondation de l'Empire allemand. La guerre franco-prussienne avait été préparée en détail des années à l'avance. Stieber avait placé ses agents dans des positions stratégiques dans toute la France — fermiers sur les chemins de passage de l'armée, femmes dans les endroits publics fréquentés par les soldats, domestiques dans les maisons des officiers, etc., quelque 40.000 espions en tout. Il avait acheté des journaux de Paris et les employait pour jeter les semences du pacifisme et de la défaite.

Quand Bismarck déclencha la guerre, la cinquième colonne de Stieber entra en action. La confusion dans l'armée française fut sans précédent dans l'histoire. Les agents allemands au ministère de la Guerre avaient si bien saboté les plans de mobilisation, qu'il fallut trois semaines pour sortir du chaos. « Je ne peux pas trouver ma brigade. Je ne peux pas trouver le général de division. Que dois-je faire ? Je ne sais pas où sont mes régiments », avait câblé à Paris le général Michel. La catastrophique bataille de Sedan se déroula, l'empereur Napoléon III lui-même fut pris par les Allemands et une armée française tout entière fut obligée de se rendre.

Cela ne remonte qu'à 72 ans.

DÉGUISÉS EN REBELLES

Aguinaldo fut le cerveau organisateur de la révolte qui s'alluma soudainement après la guerre hispano-américaine d'un bout à l'autre des îles Philippines. Il était évident que, à moins qu'il ne fût immédiatement défait, le commandement américain ne pourrait aller de l'avant. Finalement, un message d'Aguinaldo à l'un de ses lieutenants fut intercepté. Il demandait des renforts et révélait ses positions dans les montagnes.

Le lieutenant Frederick Funston réunit un petit groupe de soldats indigènes de confiance. Ceux-ci se firent passer pour les renforts et Funston ainsi que trois autres officiers pour leurs prisonniers. Après une randonnée difficile, les « rebelles » et les « prisonniers » atteignirent le quartier général d'Aguinaldo et le firent prisonnier. Aguinaldo fut amené à signer une proclamation de reddition et l'insurrection prit fin.

RUSES D'ANZACS

Au cours de la première grande guerre, les Anzacs voulaient capturer un puissant réduit dans les collines de Gallipoli. Chaque nuit, à 9 heures, un destroyer britannique tournait ses projecteurs sur la position, et la canonnait pendant exactement dix minutes. Cette manœuvre fut répétée nuit après nuit jusqu'à ce que les Turcs fissent justement ce que les Anzacs prévoyaient : sortir du réduit au moment où les projecteurs étaient braqués sur lui et le regagner une fois que l'opération était terminée. Un soir, une compagnie d'Anzacs rampèrent dans l'obscurité, en dehors du faisceau lumineux des projecteurs, se faufilèrent dans la position momentanément évacuée et retournèrent les mitrailleuses turques contre leurs occupants. Deux heures après, tous les retranchements avoisinants étaient aux mains des Alliés.

Une autre ruse fut employée par les Anzacs à Gallipoli pour procéder à l'évacuation de leurs tranchées sous le nez de 80.000 Turcs. Sortant pendant la nuit avec une grande prudence, ils purent évacuer les positions reculées sans ennui. Lorsque le moment vint de quitter les tranchées avancées, des centaines de fusils furent mis en position tout le long des parapets, chaque gâchette étant rattachée à un petit bidon dans lequel de l'eau coulait goutte à goutte. Quand le bidon se remplissait, il poussait la gâchette. Des volées de détonations partaient alors des tranchées vides bien après que les derniers hommes eussent été évacués.

DES NAVIRES CAMOUFLÉS

Peut-être la plus fameuse duperie de la Grande Guerre fut le bateau britannique Q. Ces bateaux Q ressemblaient à de vieux affréteurs tenus par des équipages de la marine marchande. En fait, ces hommes étaient choisis dans la marine royale. Les affréteurs croisaient à petite allure dans les eaux infestées de sous-marins ennemis, et dès qu'un submersible était repéré, ils l'attendaient. Mais quand le sous-marin arrivait à une petite distance pour couler le « bateau rôdeur » à coups d'obus — car les torpilles étaient coûteuses — le navire Q se mettait soudainement à cracher le feu de tous ses canons savamment dissimulés.

Le public ne connut l'existence de ces bateaux que trois années après leur introduction en 1915, tellement le secret fut bien gardé. Entre temps, plus de 100 sous-marins allemands avaient été coulés.





EPOUSERAI-JE CET HOMME ?

Etes-vous amoureuse ? Allons, ne rougissez pas. Ceci n'est pas une inquisition, mais un « test ». Ou bien considérez-vous, perplexe, trois ou quatre propositions de mariage émanant d'hommes jeunes, charmants, spirituels, riches, mais se ressemblant à un tel point qu'il ne vous est pas possible de fixer votre choix ?

Alors, nous venons à votre secours. Vous n'avez plus besoin de tendre l'oreille pour écouter la voix du cœur ou celle de la cousine de votre femme de chambre, qui lit dans les tasses à café. Grâce à la science, la Grande Loterie qu'est le mariage est devenue, à l'instar de toute vérité fondamentale, une certitude mathématique.

Voici comment il faut s'y prendre. Tout d'abord, vous devez imposer à votre cœur la domination de votre raison, juste le temps de répondre à un certain nombre de questions. Toutefois, il est indispensable de tenir compte des suggestions suivantes, si l'on veut que l'expérience porte ses fruits :

Vous devez répondre au questionnaire quand vous êtes seule, et non pas au moment où l'homme aimé, évoluant dans votre voisinage, noierait votre impartialité dans l'océan de son charme. Dans l'intérêt de votre bonheur futur, il est essentiel que vous répondiez à chaque question en toute sincérité. Si vous êtes très amoureuse, efforcez-vous d'être en dessous de la vérité, plutôt que de risquer de vous laisser emporter par votre enthousiasme. Surtout, ne vous laissez pas aller à faire profiter votre bien-aimé du bénéfice du doute. Là où vous n'arriverez pas à mettre la note juste, inscrivez carrément un zéro. Il vaudra mieux, lorsque vous le connaîtriez plus intimement, être agréablement surprise en trouvant votre mari meilleur que vous ne l'avez imaginé, plutôt que d'aller à une déception.

En inscrivant vos notes, tenez présent à l'esprit que les qualités doivent être évaluées dans la mesure où leur valeur *vous* intéresse personnellement. Par exemple, si l'aspect extérieur n'est pas important à vos yeux, Robert Taylor ne mérite pas une note supérieure à celle que vous inscrirez en pensant à n'importe quel homme ordinaire. Et, pour l'amour du Seigneur, ne donnez pas une note maximum au chapitre élégance, si vous savez que vous ne pouvez pas résister au charme des vagabonds. L'homme que vous essayez de définir est *votre* idéal et non pas celui de n'importe qui. Souvenez-vous, par contre, que certaines qualités, quelles que soient vos vues personnelles à leur sujet, doivent être notées très haut. En ce qui concerne le tact, la tolérance et la générosité, par exemple, il suffirait de penser aux défauts contraires pour se rendre compte de ce que serait la vie aux côtés d'un homme mal doté sur ce chapitre.

Ne perdez pas de vue qu'une qualité poussée à l'excès est parfois aussi désastreuse que l'absence de cette même qualité.

Au bas du tableau que nous vous soumettons, vous trouverez la liste des « Déductions ». Il existe des défauts épouvantables, et si votre prétendant en possède quelques-uns, il est juste qu'ils soient déduits du total positif. C'est à vous d'exprimer en chiffres jusqu'à quel point vous jugez ces défauts exécrables.

TABLEAU

		NOTES SUR 20	
		SES NOTES	NOTES DE BASE
SECTION A : QUALITES VITALES			
CARACTERE	Esprit de camaraderie		
	Sincérité		
	Affabilité et considération		
	Loyauté		
	Exubérance		
	Capacité de sympathie		
	A-t-il un véritable ami ?		
SECTION B : QUALITES EMINEMMENT DESIRABLES			
DISPOSITIONS	Bonnes manières		
	Tolérance		
	Tendance à venir en aide		
	Esprit de conciliation		
	Bon caractère		
	Sens de l'humour		
	Courage physique		
	Courage moral		
	Désir d'avoir de la compagnie		
	Désir d'intimité		
	Religion		
	Amour des enfants		
	Amour des animaux.		
SANTE	Hérédité saine		
	Bonne constitution.		
INTELLIGENCE	Education		
	Sens critique		
	Connaissance des affaires mondiales		
	Appréciation de la littérature, musique, etc.		
QUALITES VIRILES	Sex-appeal		
	Virilité		
	Expérience		
	Gentillesse et compréhension		
	Extériorisation des sentiments		
CONVERSATION	Tact		
	Esprit		
	Logique		
	Vivacité		
	Discrétion		
SOCIABILITE	Générosité		
	Capacité de s'amuser		
	Originalité d'idées		
FINANCES	Honnêteté		
	Solvabilité		
	Capacité de gagner son existence		
ASPECT	Propreté		
	Taille		
	Aspect physique général		
ADRESSE	Capacité d'arranger un plomb qui saute, etc.		
	Désir de donner un coup de main à la maison		
SECTION C : QUALITES DESIRABLES SI POSSIBLE			
CONNAISSANCE DU :	Bridge		
	Jeux de société		
	Cricket		
	Rugby		
	Tennis		
	Pêche		
	Danse		
	Elégance		
	Aspect frappant		
	Amour de la lecture		
	Passion pour les chiens		
	TOTAL		
A DEDUIRE :			
	Penchant pour les blondes		
	Penchant pour l'alcool		
	Paresse		
	Avarice		
	Témérité financière		
	Hypocondrie		
	Jalousie injustifiée		
	Fait du bruit en mangeant		
	Odeur du corps		
	TOTAL		

Et maintenant !

Vous avez parcouru le tableau. Dans la colonne « Notes de base », vous marquerez celles qu'il faut donner, à vote avis, à l'homme idéal. Ne dites pas : « Mais l'homme idéal aura 20 sur toute la ligne ». N'oubliez pas que vous-même aimez un homme et non pas un modèle. Souvenez-vous également que certaines choses doivent être jugées d'une façon générale. Par exemple, en ce qui concerne le chapitre « Considération », il faut faire la distinction entre considération envers vous et considération envers les autres. Naturellement, il est aux petits soins avec vous. Il est amoureux. Mais si, par exemple, vous vous rendez compte qu'il a de mauvaises manières avec sa sœur cadette, alors vous ferez bien de prendre vos dispositions en conséquence.

La même observation s'applique au chapitre « Esprit de conciliation ».

Donc, vous devez déceler ses caractéristiques *permanentes*, établir exactement quelle importance revêt chaque qualité à *vos* yeux et mettre la note correspondante dans la colonne « Notes de base ». En ce faisant, ne pensez qu'à l'homme idéal à votre point de vue. Oubliez celui qui vous intéresse.

Le lendemain, couvrez les notes de base inscrites, pour ne pas être influencée, et marquez les notes concernant votre prétendant. Complétez la liste des déductions, soustrayez les totaux l'un de l'autre, et le tour est joué. Voici les réponses qui vous aideront à éclairer votre lanterne :



REPONSES

Si les notes de votre futur atteignent les trois quarts du total de celles marquées dans la colonne « Notes de base », épousez-le en toute tranquillité. C'est le meilleur résultat que vous puissiez atteindre. Vous serez certainement heureuse.

Si la proportion varie entre la moitié et les trois quarts, réfléchissez avant de prononcer le « oui » définitif. Ne vous laissez pas bousculer. Dans le cas où vous appartiendriez à la catégorie de personnes pour lesquelles un quignon vaut mieux que de n'avoir pas de pain du tout, épousez-le. Mais si vous êtes très jeune et romantique, réfléchissez, réfléchissez !

Si votre prétendant atteint un total variant entre le quart et la moitié du total de base, astreignez-vous à le considérer comme un ami. Ne ditez pas : « Après le mariage ça ira mieux ». Soyez sûre que les choses ne feront qu'empirer.

Et finalement, si le total n'atteint même pas la maigre proportion de vingt-cinq pour cent, chère amie, prenez vos jambes à votre cou, et fuyez, fuyez...

INSPIRATRICES

On vient de publier à New-York 219 lettres écrites de 1889 à 1916 par le poète belge Verhaeren à sa fiancée, puis à sa femme.

Cet hommage presque quotidien, passionné, fervent, rendu à une femme, honore à travers elle toutes les femmes, et particulièrement celles qui, comme Marthe Verhaeren, ont grandi, elles aussi, ou aidé un homme à grandir.

On ne louera jamais assez celles qui, à travers mille difficultés souvent, luttant contre des lois ou des circonstances hostiles, ont mené à bien une grande œuvre personnelle, dans le domaine du travail, de l'émancipation sociale, de l'art, du courage ou de la charité.

Mais, à côté d'elles, il faut louer aussi celles qui ont collaboré plus ou moins directement à une œuvre signée d'un nom masculin.

Beaucoup d'entre elles, que l'on appelait des « reflets », ont été en réalité des « foyers », de vrais foyers de rayonnement auxquels s'est chauffé, s'est retrempé la force ou le génie d'un homme qui, grâce à cela, a obtenu toute la gloire, tandis que la femme restait dans l'ombre.

Ce sont celles que je pourrais appeler les « inspiratrices indirectes ». En créant une ambiance de tendresse, de confiance, de compréhension, en s'interposant entre la vie tracassante et l'homme aimé, elles ont permis à l'œuvre d'éclore, de vivre, de prospérer et d'aboutir.

Il y a celles qui recréèrent un homme, si l'on peut dire. Telle fut Marthe Verhaeren. Quand le poète la rencontra, il était désespéré, aigri et n'écrivait que des œuvres tourmentées, presque folles. Du jour au lendemain, il changea au contact de la jeune femme. « Je compte sur la vie, lui écrivait-il, parce que je compte sur toi. » A dater de ce jour, ses écrits furent joyeux, lumineux dirai-je.

D'autres femmes ont influencé un artiste par leur beauté ou l'amour qu'elles lui témoignèrent. Telle fut Clotilde de Vaux, qui ne fit que passer dans la vie d'Auguste Comte et cependant alluma chez le philosophe de nouvelles lumières qui grandirent chaque jour. Je ne pense pas que, sans elle, Comte eut écrit tant de remarques où la délicate pénétration le dispute à la magnifique netteté.

Vivre pour l'homme aimé, le soutenir, l'encourager et l'aider à traverser les mille épreuves de la vie quotidienne, n'est-ce pas là le plus noble but de la femme ?

ANNE-MARIE

FEMINITES



A la naissance de Linda Grey, on peut dire qu'une nouvelle étoile a vu le jour, car la jeune personne semblait prédestinée à la carrière brillante qui l'attendait. Après avoir terminé ses études, elle se présenta pour le titre de « Miss America » et obtint le second prix après une discussion entre les membres du Jury. La voici, aujourd'hui, célèbre. Bien des succès l'attendent dans sa carrière cinématographique.

Comment nettoyer L'ALUMINIUM

Pour faire disparaître les taches et les matières grasses qui souillent ce métal, on l'immerge dans de l'essence de pétrole. Pour lui donner un aspect très blanc, on le passe dans une solution concentrée de potasse caustique, puis dans une solution d'eau et d'acide azotique (2/3 d'acide), puis ensuite dans un mélange à parties égales de vinaigre et d'eau. Il suffit de rincer ensuite l'aluminium et de le sécher.

On peut blanchir et rendre brillant simultanément un objet en aluminium en l'immergeant dans un mélange à parties égales d'alcool et d'huile de cuisine fortement agité pour fournir une émulsion. Ce procédé évite de frotter longuement le métal, surtout s'il sagit d'une casserole.

DEUX TOILETTES



Cette robe du soir — s'arrêtant aux genoux — a valu à Norman Norell, son créateur, le premier prix de l'« American Fashion Critic ». L'étoffe, qui était du chiffon de soie à l'origine, a été brodée de paillettes bleu-nuit. Des gants assortis accompagnent la toilette.



Avez-vous de vieilles dentelles précieuses dans vos armoires ? Voici un moyen de les employer. Cette robe de chiffon bleu drapeau est simplement rehaussée d'un jabot et de manchettes en dentelle ancienne. Ce modèle vieillot est l'expression même de la mode 1943.

LE POTAGER *source de beauté*

LES CAROTTES

Pour avoir un teint éblouissant, faites ceci : le matin, 50 grammes de carottes coupées, cuites dans une quantité d'eau suffisante. Couvrir, afin d'obtenir un verre de liquide, passez, buvez à jeun.

A midi : carottes râpées comme hors-d'œuvre. Deux à trois par personne. Servies finement hachées, avec sel, poivre, huile, citron, persil, selon les goûts.

Le soir : un masque de beauté ; trois carottes râpées, mélangées à une petite cuillerée de miel. Etendre sur une gaze, replier et appliquer sur le visage en répartissant uniformément avec les doigts, afin que l'emplâtre adhère bien.

Pour que ce traitement soit efficace, il faut le suivre régulièrement pendant trois semaines.

LE PERSIL

Si votre visage est gris et terne, vous avez dans le persil le remède merveilleux pour vous guérir.

Prenez, la veille, un bouquet de persil, hachez très finement — feuilles et tiges ensemble. Faites bouillir dans une petite quantité d'eau et jusqu'à n'avoir qu'un verre de ce jus. Mettez à refroidir et buvez le lendemain, à jeun. Rester ensuite couchée sur votre côté droit pendant une dizaine de minutes.

Suivez ce traitement quinze jours et vous serez une femme nouvelle.

LE CITRON

Pour vous débarrasser de vos points noirs, faites ceci : c'est une recette qui date du XVe siècle, mais elle est toujours d'actualité. Je l'ai essayée et le résultat m'a vraiment étonnée. Découpez dans un citron, du côté de la queue, un morceau qui sera le couvercle. Faites sortir les pépins et glissez quelques morceaux de sucre de candi gros comme un pois. Replacez le couvercle avec un morceau de bande gommée ou ficelez solidement. Mettez dans un four doux. Quand le citron sera cuit, il deviendra très mou sous vos doigts. Exprimez-en le jus et servez-vous pour vous nettoyer le visage et le cou. Les pores seront merveilleusement débarrassés de toutes les impuretés qui les obstruaient. Les points noirs auront disparu. Pour finir, lotionnez-vous le visage avec de l'eau de rose si votre peau est grasse, et avec de l'huile de paraffine si elle est sèche.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

L'aggravation de la peine infligée aux accapareurs de toutes sortes, qui sont les grands responsables de la hausse vertigineuse des prix, m'a rempli d'aise. Oui, ma cousine, oui, et s'il m'était confié de statuer sur leur sort, je les ferai pendre haut et court sur une place publique, à moins que, pour rendre leurs souffrances plus atroces encore, je ne les fisse mettre en cage jusqu'à la fin de leurs jours.

Cependant, ma jolie et tendre amie, vous connaissez votre cousin mieux que personne et ne disconviendrez pas que si la douceur était homme, elle s'appellerait Serge Forzannes et vous savez très bien, pour m'avoir plaisanté vous-même sur ce chapitre, que je n'ai pu, de ma vie, voir égorger un poulet sans frissonner d'effroi. Mais devant l'attitude éhontée des « stockeurs » (le mot s'emploie-t-il ?), accapareurs, amasseurs, thésauriseurs et le reste, mon sang ne fait qu'un tour et je me sens tout d'un coup une envie immodérée de mordre et de rugir.

Que vous vous promeniez rue Chérif pacha ou Avenue Fouad, vous n'entendez autour de vous que commentaires animés et vives discussions sur les fluctuations invraisemblables de marchandises qu'hier encore on vous offrait au quart ou au tiers du prix d'aujourd'hui. Et si vous avez la malencontreuse idée de faire remarquer au boutiquier que vous trouvez la somme qu'il vous demande excessive, il vous dira avec un sourire entendu : « La semaine prochaine ce sera encore plus cher. »

D'autres articles, comme le whisky par exemple, ont mystérieusement disparu du marché depuis que l'on a taxé les prix de gros et de détail, et celui qui vous en proposait des centaines de caisses à 25 livres, avant la proclamation, vous déclare aujourd'hui avec une expression de regret, derrière laquelle on lit l'hypocrisie et le mensonge, qu'il ne dispose plus de la moindre goutte de ce précieux breuvage... qu'il pourrait, peut-être, vous donner une adresse... mais que le quidam auquel il vous recommandera ne pourra vous livrer sa marchandise au prix imposé par la loi, étant donné qu'il l'a payée lui-même plus cher... et ainsi de suite.

Et le tour est joué, qu'il s'agisse de spiritueux ou de n'importe quelle autre marchandise, même de première nécessité, dont vous pouvez avoir besoin.

Dieu merci, les déclarations qu'a faites ces jours derniers le ministre de l'Approvisionnement sont des plus rassurantes et il est à espérer qu'on aura vite fini avec l'engeance malfaisante des profiteurs de guerre, devenus, pour notre société, une véritable plaie.

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Miramare »

Un chapeau auréole ne vous irait pas, car il découvrirait trop votre front que vous avez intérêt à cacher. Ce modèle est réservé aux moins de trente ans. Choisissez plutôt une forme cloche, tombant légèrement sur l'œil droit. Ce genre classique vous mettra en valeur, sans vous vieillir.

Nièce « Au secours »

Mais non, voyons, ma chère amie, la différence d'âge ne doit pas vous empêcher d'épouser cet homme que vous aimez tant. Qu'importe s'il a dix ans de plus que vous ? Qu'importe s'il a des cheveux grisonnants ? Je connais un ménage où le mari a quinze ans de plus que sa femme. Je n'ai jamais vu un couple plus uni et mieux assorti, à tous les points de vue. Coupez court à vos hésitations et acceptez joyeusement le bonheur qui s'offre à vous.

Nièce « Amapola »

Dites-lui toute la vérité. L'honnêteté absolue est une des conditions essentielles de la vie à deux. Si vous lui cachez votre passé orageux et qu'il vienne à l'apprendre du dehors, cela vous créera un tas de complications inutiles. Parlez-lui dès à présent, avant d'accepter sa demande en mariage. Si, lorsque lui ayant tout dit, il vous demande encore de l'épouser, dites « oui » sans hésiter. Cela prouvera qu'il vous aime vraiment et qu'il oubliera vos égarements passés.

Nièce « Marlène Dietrich »

Vous ressemblez, en effet, beaucoup à Marlène. Mais je me demande pourquoi vous tenez tant à copier ses manières, sa façon de parler ou de s'habiller. Même en l'imitant en tout, vous ne seriez qu'une pâle copie de l'original ; tandis qu'en gardant votre propre personnalité, vous auriez plus de chances de plaire et d'avoir du succès. C'est en restant soi-même que l'on peut vraiment réussir dans la vie.

Nièce « Amoureuse malgré tout »

Mais non, je ne vous blâme pas, bien au contraire. Vous avez le droit d'être heureuse et vous faites bien de tenir tête à cet oncle qui tient à tout prix à vous marier à ce jeune richard alors que vous aimez un autre jeune homme. Mais vous ne m'avez pas beaucoup parlé de ce dernier. Voulez-vous m'écrire en me donnant de plus amples renseignements à son sujet ?

Nièce « Touly »

Portez des chaussures à double semelles, vous paraîtrez ainsi un peu plus grande de taille. Je ne vous conseille pas le liège. Pour votre mère, dites-lui que toutes les teintes de bleu seront à la mode durant l'été 1943. Elle n'aura, par conséquent, que l'embarras du choix.

Nièce « Pussy »

Je vous approuve entièrement de vouloir un tailleur blanc pour le jour de votre mariage. Je vous conseille la coupe classique, jaquette longue et jupe à quatre coutures. Vous pourrez porter un chapeau blanc garni de marines, chaussures assorties, gants et sac blancs. Comme blouse, portez soit du blanc, soit un tissu à pois blancs et bleus.

Nièce « Nouka de Beyrouth »

Vous pourriez porter des soquettes ou bien de ces protège-pieds qui sont invisibles une fois que vous êtes chaussée. Vous devez sûrement choisir des souliers trop grands. Pourquoi ne commandez-vous pas une paire sur mesure ?

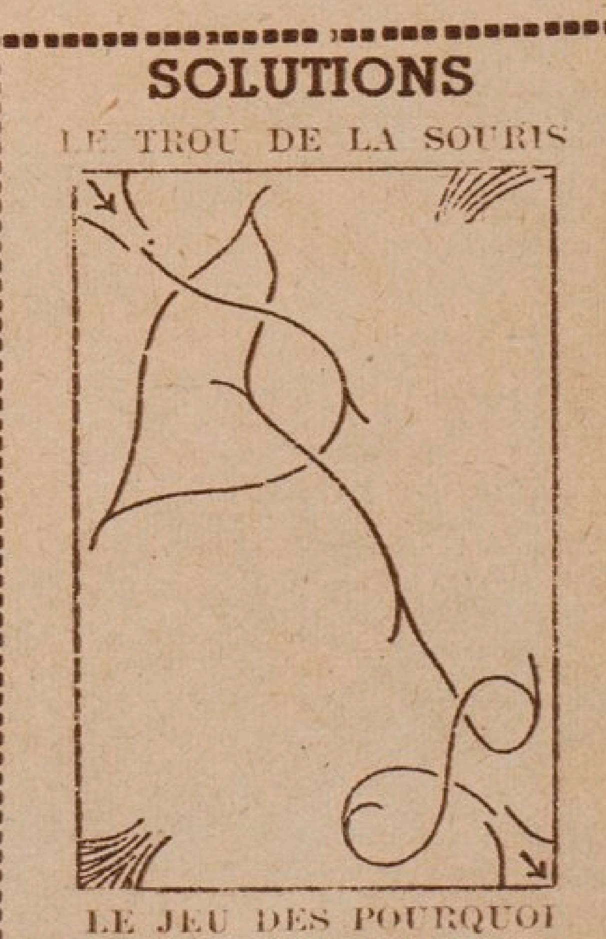
Nièce « Bohémienne »

Votre coiffure est excellente et vous avantage énormément. Pour votre blouse jaunie, rincez-la dans de l'eau tiède dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes de véritable eau de Javel. Faites sécher à l'ombre.

TANTE ANNE-MARIE

SOLUTIONS

LE TROU DE LA SOURIS



LE JEU DES POURQUOI

Arsène-Onésime Lepochard a été arrêté par un seul agent. S'il en a vu deux, c'est qu'il était vraiment saoul.

GUERILLA RUSSE

BULLETIN

du Bureau d'Information

Varia traversait le champ embaumé que les rayons du soleil couchant caressaient doucement. Nul besoin de se baisser pour cueillir les coquelicots et les bluets — ils semblaient venir à elle d'eux-mêmes ; sans le moindre effort elle cueillait et serrait contre sa poitrine les tiges lisses et fragiles du pavot, les tiges rugueuses des bluets ; les corolles bleues et rouges caressaient son menton ; dans les rayons du couchant les coquelicots flamboyaient comme des langues de feu, et de doux reflets rosés glissaient sur les pétales des bluets. Et cette course à travers champ lui semblait extraordinaire, radieuse, enivrante de liberté ; elle examinait tout ce qui l'environnait, humait le parfum des fleurs, de l'herbe, de la terre chaude de soleil, elle caressait de ses doigts les tiges lisses et rugueuses...

— Varia ! Varia !

Le soleil disparut derrière la forêt sombre, comme une boule que l'on pousse du pied. Les tiges s'échappèrent de ses mains, les pavots perdirent leurs pétales rouges sur l'herbe glissante... « Il ne faut pas ! » disait Varia à quelqu'un, mais le souffle glacé qui s'engouffrait par la porte effleura ses joues... « Quel dommage ! »

Elle se réveilla et quitta sa couchette d'un bond.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures moins le quart.

Varia courut au poste de la T.S.F.

Un grésillement, un crépitement, des sifflements confus, des ronflements emplirent le silence. Varia alluma une bougie, prit une feuille de papier et un crayon bien taillé.

— Ici Léningrad !

Comme mues par un commandement, des têtes qui une minute plus tôt semblaient appartenir à des gens plongés dans un sommeil profond, se dressèrent autour de Varia.

— Oh, oh, il parle ! dit Kolia Sémenkov, émerveillé.

— Il parle... chuchota Varia qui avait écrit d'avance : « Communiqué du soir — 12 décembre ». Pendant que la voix bien connue du speaker énumérait les postes de transmission et annonçait l'émission du matin des dernières nouvelles, Varia se préparait à noter selon sa coutume : « Au c.j. 12 d.n.tr.o.l.b.à l'en.s.t.fr. », ce qui voulait dire : « Au cours de la journée du 12 décembre nos troupes ont livré bataille à l'ennemi sur tous les fronts », — quand le speaker enfla la voix et prononça lentement d'un ton solennel, tout particulier :

— Dernière heure !

— Oh ! fit Varia, et alors elle nota en grosses lettres, abrégeant, car le speaker poursuivait de la même voix triomphante et vibrante d'allégresse :

« Le plan allemand d'encercler et de prendre Moscou a échoué. Défaite des armées allemandes aux approches de Moscou. »

— Eh ! les garçons ! clama Varia, oubliant d'inscrire et ne s'apercevant pas que les larmes lui embuaient les yeux. Les garçons ! Camarades ! Entendez-vous ?

Les garçons avaient tous sauté sur leurs pieds et faisaient cercle autour du poste pour mieux entendre. Ces garçons étaient des poilus et semblaient à première vue quelque peu sauvages dans leurs pantalons ouatés et leurs courtes pelisses, cheveux hérissés, visages bouffis de sommeil, sur lesquels couraient des ombres épaisses à la lueur blafarde de la bougie que l'air faisait vasciller. Mais leurs regards étaient si radieux, si limpides, si pleins d'un bonheur enfantin sans limites, que si jamais l'appellation naïve de Varia leur convint, ce fut bien à cette minute-là.

« ...l'ennemi avait pour but de cerner et de contourner en même temps les flancs de la ligne de feu et ainsi de surgir à notre arrière, d'encercler Moscou et de s'en emparer... » continuait le speaker.

— Mais tu n'inscris rien, Varka ! murmura Kolia Sémenkov, atterré.

— Ah, mon Dieu ! s'exclama Varia, et son crayon se mit à courir précipitamment sur le papier. Elle faisait des abréviations tellement insensées qu'elle se demandait comment elle ferait pour déchiffrer ce qu'elle avait écrit.

La communication était très détaillée. La voix du speaker énumérait rapidement les villes et les directions que suivaient les Allemands, le numéro des divisions et des corps opérant dans ces régions ; puis il parla des pertes des Allemands au cours des combats, accentuant avec solennité ses paroles. Il dit que depuis le 6 décembre l'Armée Rouge avait passé à l'offensive...

Heureuse et désolée à la fois, elle tentait de rétablir de mémoire et d'après ses notes hachées le merveilleux communiqué. Elle était en retard pour se rendre chez Dmitritch : elle devait lui porter le bulletin à six heures et demie. Il était sept heures moins dix-sept, et Varia s'embrouillait de plus en plus. Soudain, dans l'encadrement de la porte apparut une solide et svelte silhouette, vêtue d'une courte pelisse bien ajustée, aux buffleteries croisées, et une voix aimée de tous les partisans prononça avec son ton habituel, légèrement moqueur :

— Et moi, je pensais que vous étiez encore en train tous ici, tant que vous êtes, de faire un beau rêve...

— Dmitritch ! s'écria Varia en se levant brusquement, oubliant son chagrin en songeant à l'heureuse nouvelle qu'elle devait communiquer à son chef. Dmitritch, devant Moscou, hein ! on les a défaits ! Dmitritch, quelle nouvelle épatante !

Et ce n'est que lorsque tous les partisans parlant à la fois répétèrent le communiqué à Dmitritch qu'il demanda à le lire de ses propres yeux. Varia se rappela alors son méfait, eut peur des remontrances correctes du chef qui, selon l'opinion des partisans, étaient plus effrayantes que la mort, et dit, éperdue :

— Camarade commandant, je suis bien fautive... je n'ai pas eu le temps de tout noter...

— Oh, oh, tu t'es réjouie à ce point ? dit Dmitritch en riant ; puis, fronçant les sourcils, il parcourut des yeux le bulletin semé de vides à la place des chiffres, des noms, — de lignes entières.

— Eh bien, dit-il gaiement, pour une si bonne nouvelle ce serait un crime de se fâcher. Qu'à cela ne tienne, embrouille tes notes tous les jours, pourvu que les Allemands reçoivent une tripotée comme celle qu'on nous annonce aujourd'hui.

Il jeta un regard circulaire sur les partisans souriants.

— A quelle heure répète-t-on les dernières nouvelles ?

— A sept heures, répondit Varia. Je veille le sommeil de la batterie, et j'inscris toujours du premier coup...

Lorsque Varia brancha le poste et que la même voix de Léningrad répéta le communiqué, l'inscription marcha comme sur des roulettes. Dmitritch était pressé de voir le bulletin recopié.

Il courut à sa hutte « d'état-major » et cria dès le seuil :

— L'agent de liaison de service est-il là ?

Une voix fluette répondit :

— C'est moi, camarade Dmitritch.

Et une petite silhouette emmitouflée de châles se leva de son banc ; des fichus émergeait un petit visage rêveur, enthousiaste, avec un petit bout de nez rose retroussé, pareil à un bouton de sonnette, entre deux joues rebondies.

— Ah, ah ! Nioura Sokolova ! s'exclama Dmitritch. Encore avec ses gâteaux au fromage ?

Nioura devint rouge comme une pivoine et tira de dessous son châle deux gâteaux enveloppés dans un linge bien blanc :

— Mangez-les, je vous en prie.

— Merci à toi et à ta mère de la part de tous les partisans, dit Dmitritch, sérieux ; ou peut-être que ta mère n'en sait rien ?

— Elle le sait, dit Nioura, mais ne craignez rien, maman ne le dira à personne, quoi qu'ils lui fassent ; vous pouvez être sûr de maman comme de moi !

— Eh bien, Nioura, poursuivit Dmitritch en lui tendant une enveloppe, porte bien vite ce pli et dis à Olga Sémionovna que Dmitritch a ordonné de porter ce bulletin à ta mère, qu'elle le lise et en fasse part aux autres femmes.

— A bientôt ! cria joyeusement Nioura, se glissant hors de la hutte.

Dmitritch la regarda enfoncer ses pieds chaussés de grandes bottes de

feutre dans des skis-planchettes confectionnées par un amateur, et courir vivement à travers la forêt, évitant habilement les branches qui barraient la route. Quel âge peut avoir cette petite « partisane » ? Neuf ou dix ans ? Un peuple qui possède de tels enfants peut-il être vaincu ?

●

On était à l'étroit dans l'izba-« école » de service ce jour-là. Il n'y avait ni pupitres ni tableau noir. Les enfants s'installèrent tant bien que mal sur des bancs, des planches posées sur des tabourets. Mais que faire, puisque l'école était occupée par un hôpital et la classe interdite ?

— Commençons, dit doucement Olga Sémionovna de cette voix tranquille et pénétrante dont elle commençait sa leçon dans la véritable école. Mais où est donc Nioura Sokolova ?

— Elle est en retard, Nioura, — elle va venir, pour sûr.

— C'est bon, on ne l'attendra pas. Qu'est-ce qu'on avait à faire pour aujourd'hui ?

— Pansement à l'épaule, trois problèmes, et puis vous avez promis de nous parler de Napoléon, de nous raconter comment il a marché sur Moscou. Est-ce qu'on ne commencera pas par la leçon de russe ?

Olga Sémionovna regarda dehors, par-dessus les têtes des enfants, puis reporta les yeux sur sa montre. Dans une heure les délégués arriveront, et Nioura qui n'est pas là ! Il vaut mieux envoyer des garçons, ils ne sont jamais en retard, eux ; oui, mais ce serait chagriner la petite.

— Commençons par la leçon de russe, décida Olga Sémionovna. Boria, distribue du papier carbone à tout le monde. Prépare le charbon.

On prenait les feuilles bleues du papier carbone avec précaution. Une minute on n'entendit plus dans l'izba que le souffle d'un travail appliqué, puis, presque simultanément, les enfants déclarèrent :

— Ça y est !

Olga Sémionovna, un morceau de charbon à la main, alla vers le poêle (1).

— Faisons une dictée. Appliquez-vous en écrivant, et ne vous dépêchez pas. Vous y êtes ? « Bureau d'Information Soviétique »... Tout le monde sait comment ça s'écrit ?

— Tout le monde !

Pourtant, Olga Sémionovna écrivit sur le poêle : « Bureau d'Information ». Cette dictée devait être sans aucune faute. Elle continuait à dicter tout en jetant des regards du côté de la fenêtre : se peut-il que Nioura soit tellement en retard qu'il faille remettre la dictée et faire autre chose ? Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Cela devient étrange... N'aurait-elle pas été prise ?...

Il ne restait plus rien à dicter, et Olga Sémionovna continuait de mémoire : « Au cours... mettre un *s* à la fin... du 12... en chiffres... décembre... nos troupes... ont livré... bataille à l'ennemi... sur tous les fronts... »

Au même moment Nioura Sokolova entra en coup de vent, essoufflée et animée :

— Ce n'est pas de ma faute ! cria-t-elle dès le seuil. C'est le bulletin qui était en retard ! Et le bulletin n'est pas ordinaire aujourd'hui. C'est un bulletin si long — on n'a pas pu l'écrire du premier coup, tellement il était long !

Olga Sémionovna sortit fébrilement la feuille de l'enveloppe et courut à la fenêtre. Elle lisait, tandis que trente paires d'yeux suivaient l'expression de son visage, cherchant à deviner si vraiment le bulletin était aussi intéressant que le disait Nioura.

Olga Sémionovna lut jusqu'au bout, puis relut depuis le commencement, cacha son visage dans ses mains et éclata de rire. Deux larmes roulaient entre ses doigts. Les petites filles se mirent à pleurer à la vue de ces pleurs.

— Ne pleurnichez pas, fillettes, dit Olga Sémionovna au milieu des enfants, et elle entoura de ses bras ceux qui étaient le plus près d'elle. Nous avons bien du mal, mes enfants... vous étudiez en cachette... Si les Allemands l'apprenaient, ils me fusilleraient, et il en cuirait à tout le monde. Mais l'heure de notre victoire est proche, enfants ! Les Allemands sont défaits, mes enfants, défaits devant Moscou, aux abords de notre capitale !

Les enfants poussèrent des cris joyeux, mais Olga Sémionovna les arrêta, effrayée :

— Qu'est-ce qui vous prend, mes petits ? Vous êtes des militants clandestins, des partisans !

Puis, jetant encore une fois les yeux sur sa montre, elle leva la main :

— Silence ! Continuons la dictée. Prenez une page blanche, insérez le papier carbone... Bien. Vous y êtes ? Ecrivez en suivant bien : « Dernière heure... »

Le communiqué n'était recopié qu'à moitié quand le président du soviet rural parut :

— Olga Sémionovna, les délégués des villages voisins sont déjà là. Est-ce prêt ?

— Non, pas encore... En attendant, lis donc le bulletin, Ivan Tarassovitch !

Les crayons grincèrent plus vite et avec la plus grande application.

Accentuant chaque mot d'une voix solennelle, Olga Sémionovna dictait, et pour hâter le travail écrivait le texte sur le poêle afin que les enfants n'aient pas à réfléchir sur l'orthographe.

— A présent, dit Olga Sémionovna, lorsque soixante pages soigneusement écrites furent arrachées des cahiers et remises aux mains du président, à présent, mes enfants, faisons un peu de géographie.

●

Les sentinelles allemandes s'ennuyaient à leurs postes. La rue du village était déserte — les gosses même étaient invisibles, probablement le froid les retenait dans les izbas, ou bien la peur... Plusieurs femmes, leur cabas à la main, traversèrent le village, puis s'en revinrent — elles venaient des villages voisins et apportaient sur l'ordre du commandement allemand des œufs et des poulets pour l'hôpital de campagne... Deux adolescents passèrent sur leurs skis... Ils avaient, tous, leurs papiers en règle... Quel froid !...

Dans l'après-midi, les enfants envahirent la rue. Ils avaient l'air joyeux et bien portant. Ils se tenaient le plus loin possible des sentinelles, mais les petites filles firent une espèce de ronde. L'une d'elles, une petite emmitouflée dans des châles bien chauds, chantait au milieu en traînant les syllabes :

— Ro-kos-sov-ski ! Lé-liou-chenko ! Kouz-ne-tsov !

La sentinelle ne comprenait pas ce que cela signifiait. L'Allemand n'avait pas lu le bulletin du Bureau d'Information.

(1) *Les poêles faits en briques sont crépis à la chaux.* (N. du tr.)

Nos lecteurs écrivent..

Une vie gâchée

● *Non, chère amie, non, ne suivez pas ce jeune homme sur les chemins tortueux où il veut vous conduire. Même s'il vous épousait, vous ne seriez pas heureuse et ne tarderiez pas à regretter votre existence passée auprès de votre mari. Si vous tenez absolument à divorcer, faites-le, mais pour épouser un homme sur lequel vous pourrez vous appuyer pour le restant de vos jours. Celui dont vous faites mention dans votre lettre ne me semble pas avoir les aptitudes nécessaires pour cela.*

G.H.M.

● *Je ne vois pas pourquoi vous vous faites tant de soucis pour trois jeunes gens qui sont amoureux de vous alors que vous n'en aimez aucun. Continuez à fréquenter ce club, puisque vous y trouvez intérêt, et réservez-vous pour l'homme que vous aimerez et qui pourra vous assurer une existence conjugale heureuse.*

Yolande A.

● *Je vous remercie pour vos bons souhaits de Pâques. Je suis toujours à votre disposition pour tous les conseils dont vous pourriez avoir besoin.*

Un lecteur malheureux

● *Mon cher ami, l'uniforme exerce un énorme prestige auprès des femmes et les pauvres civils sont actuellement mis au rancart. Mais cela n'empêche pas que vous rencontrerez un jour la jeune fille que vous aimerez et dont vous ferez votre femme.*

Bobette S.

● *Votre longue lettre est bien émouvante, ma chère amie, et croyez que je l'ai lue avec toute l'attention qu'elle comporte. Maintenant, si vous voulez m'en croire, et je vous parle en toute sincérité, accordez sans hésitation votre main au prétendant qui vient de se présenter et qui me paraît devoir être pour vous l'homme qui assurera le bonheur de votre vie.*

Certes je crois à l'amour et votre sentiment envers ce jeune homme a pu être très sincère. Mais trop d'obstacles vous séparent et jamais vous ne pourriez être heureuse avec lui. Sans jeter un regard en arrière, acceptez d'être l'épouse de l'honnête homme qui veut faire de vous sa femme.

Madeleine

● *Je ne réponds jamais aux lettres que l'on m'adresse que par la voie de cette rubrique. Vous êtes une âme inquiète et tourmentée et il me semble que vous vous laissez aller à des rêveries insensées. Soyez plus réaliste et ne lisez pas trop de romans qui vous font voir la vie avec un esprit trop imaginatif. Hélas ! chère amie, la perfection n'est pas de ce monde et le prince charmant que vous attendez aura, lui aussi, bien des défauts sur lesquels il vous faudra passer outre. Vous risquez de coiffer le bonnet de sainte Catherine en faisant la moue devant tous les partis qui se présentent à vous.*

HORATIUS

LE TROU DE LA SOURIS



Il suffit que vous mettiez le doigt dans le trou où s'est réfugiée la souris (en haut, à gauche), pour que celle-ci essaye de s'échapper par l'ouverture située en bas, à droite. Pouvez-vous l'aider à retrouver le plus court chemin menant à cette ouverture ?

PROVERBES OUBLIES

Voici toute une série de proverbes empreints de la sagesse et de l'expérience de générations accumulées.

Sur les voisinages dangereux :

Un grand seigneur, un grand clocher, une grande rivière sont trois mauvais voisins.

Sur les médecins :

Si le médecin ne demeure riche, ça esté une beste.

(Il faut croire qu'au XVIe siècle, la profession médicale passait déjà pour enrichir son homme.)

Sur l'égalité du riche et du pauvre devant la mort :

A un pauvre homme, sa vache meurt
Et au riche, son enfant.

Voici une règle de savoir-vivre pour celui qui reçoit un cadeau :

A cheval donné, on ne lui regarde pas en la bouche.

Puis une règle de vie, fort sage (hélas ! que nous en sommes loin !) :

Lever à six, manger à dix, souper à six, coucher à dix font vivre l'homme dix fois dix.

DELASSONS-NOUS...

INVRAISEMBLABLE MAIS VRAI !

● Antoine de Richien, vieux compagnon d'armes de François 1er, mais protestant, s'étant rendu à Draguignan pendant les guerres de Religion pour essayer de la conciliation, fut massacré, mis en lambeaux, et les morceaux de son corps furent jetés aux chiens. Les chiens ayant refusé de dévorer cette chair furent battus, traités de calvinistes, et faillirent passer en jugement comme tels.

● Il a été établi par le R.P. Scheil, à la suite de ses fouilles de Suse, de Morgan, que 23 siècles avant Jésus-Christ les oculistes assyriens savaient procéder à l'opération de la cataracte.

● L'oiseau dont le vol est le plus rapide est... le canard, non pas le canard de basse-cour, mais le canard sauvage. Alors que l'aigle et l'hirondelle atteignent 45 kilomètres à l'heure, que le pigeon voyageur fait du 72 kilomètres à l'heure, la perdrix du 80, le faucon du 95, le canard sauvage est capable de voler « en pointe » à 135 kilomètres à l'heure et soutient aisément sur les longues distances une moyenne très honnête de 122 kilomètres à l'heure.

LE JEU DES POURQUOI

— Arsène-Onésime Lepochard, dit le président du Tribunal correctionnel, vous êtes prévenu d'ivresse manifeste dans la rue. Il ne paraît pas invraisemblable que vous vous soyez rendu coupable de ce délit, car votre casier judiciaire relate déjà dix condamnations que vous avez encourues pour le même motif. Reconnaissez-vous les faits ?

— Mon président, fit Lepochard, je vais vous dire. Possible que les autres fois que j'ai été condamné j'aie été vraiment saoul. Mais cette fois, j'vous jure, mon président, qu'j'étais pas saoul. A preuve que quand les deux agents m'ont arrêté, eh ben ! j'en ai vu deux. Et si j'avais été saoul, mon président, sûr que j'en aurais vu quatre.

— Ça va bien, coupa le président, la cause est entendue : Un mois de prison !

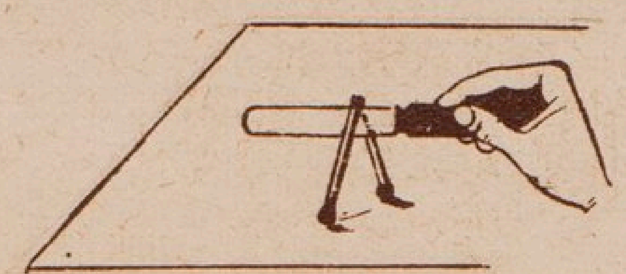
Pourquoi un jugement aussi rapide ?

PETITE EXPERIENCE AMUSANTE

LES ALLUMETTES « QUI MARCHENT »

Cette petite expérience est extrêmement amusante et donne une curieuse impression à celui qui la tente.

Prenez deux allumettes : taillez l'extrémité de l'une en biseau, faites une petite fente à l'extrémité de l'autre et enfoncez le biseau dans la fente de manière que les deux allumettes soient immobilisées et forment un V.



Placez ce V renversé sur le dos de la lame d'un couteau tenu bien horizontalement sur une table et cherchez la position horizontale du couteau telle que les extrémités des allumettes effleurent à peine le dessus de la table.

A ce moment précis, les deux jambes vont se mettre à marcher le long de la lame de la manière la plus imprévue, en arrière, en avant...

LE COIN DU CHERCHEUR

● Je suis ce que je suis,
Mais je ne suis pas ce que je suis.
Car si j'étais ce que suis,
Je ne serais ce que je suis.

Qui suis-je ?

Réponse : le berger qui suit son troupeau.

● Une grotte est de 3 mètres de longueur, de 2 mètres de largeur et de 5 mètres de profondeur. Quelle est la quantité de poussière contenue dans cette grotte ?

Réponse : elle ne peut contenir de la poussière puisque c'est une grotte.

● Qu'est-ce qui va plus vite que le temps ?

Réponse : une montre qui avance.

● Quatre enfants jouent devant une maison. Quel est celui qui a le plus grand chapeau ?

Réponse : celui qui a la plus grande tête.

● Jean a entendu une voix lui disant : « Donne-moi un livre, mon enfant ». Jean lui répondit : « Il est vrai que je suis ton fils, mais tu n'es pas mon père. » Jean avait raison. Qui donc l'appelait ?

Réponse : sa mère.

CONTRASTE



— Première rencontre. — Un vieux ménage.

GRAINS DE SAGESSE

Peu et en paix, c'est beaucoup.
Proverbe espagnol.

Contentez-vous de peu, dit la vieille sagesse.
Et sur votre gosier, réglez vos appétits.
VIENNET.

Le but de l'éducation devrait être de nous apprendre à nous contenter de peu.
Joseph DROZ.

Qui vit content de peu connaît l'indépendance.
BERNIS.

Pour être heureux, il faut changer de place et tenir peu d'espace.
FONTENELLE.

Songez à qui n'a rien : peu saura vous suffire.
BIRON.

RIONS

— Combien cette statuette en plâtre ?

— Quarante francs, missié. Pas cher, très jouli !

— Je vous en donne quarante sous.

— Oh, on va pas si disputer pour la bagatelle di trente-houit francs. Li vendoue !

●

La dame. — Vas-tu à l'école, Toto ?

Toto. — Euh... non. Je ne sais ni lire ni écrire, ni dessiner. Alors, à quoi bon aller à l'école ?

●

— Votre mari était-il bon avec vous durant votre maladie ?

— Bon ? Ben sûr, M'me... I'm'soignait mieux qu'un voisin...

●

Le professeur. — Jules, connaissez-vous la particularité qui distinguait G. Washington de toutes les autres célébrités américaines ?

Jules. — Oui. C'est qu'il ne mentait jamais.

●

Le maître de cérémonies (au cours d'un banquet). — Avant que notre invité d'honneur ne prenne la parole, je voudrais vous dire une chose importante...

(LES SOLUTIONS EN PAGE 13)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)